

LITTÉRATURES

Keith Ridgway ;
Tova Mirvis ;
Hanns-Josef Ortheil ;
François Gantheret ;
Henri Raczymow
pages III et IV

JEUNESSE

Nouvelles collections :
biographies,
documentaires
romancés,
« cahiers d'écriture »
page V

LAÏCITÉ

Le modèle français,
cent ans après
la loi de séparation
des Eglises
et de l'Etat
pages VIII et IX



ERICA BERGER/CORBIS OUTLINE

RENCONTRE

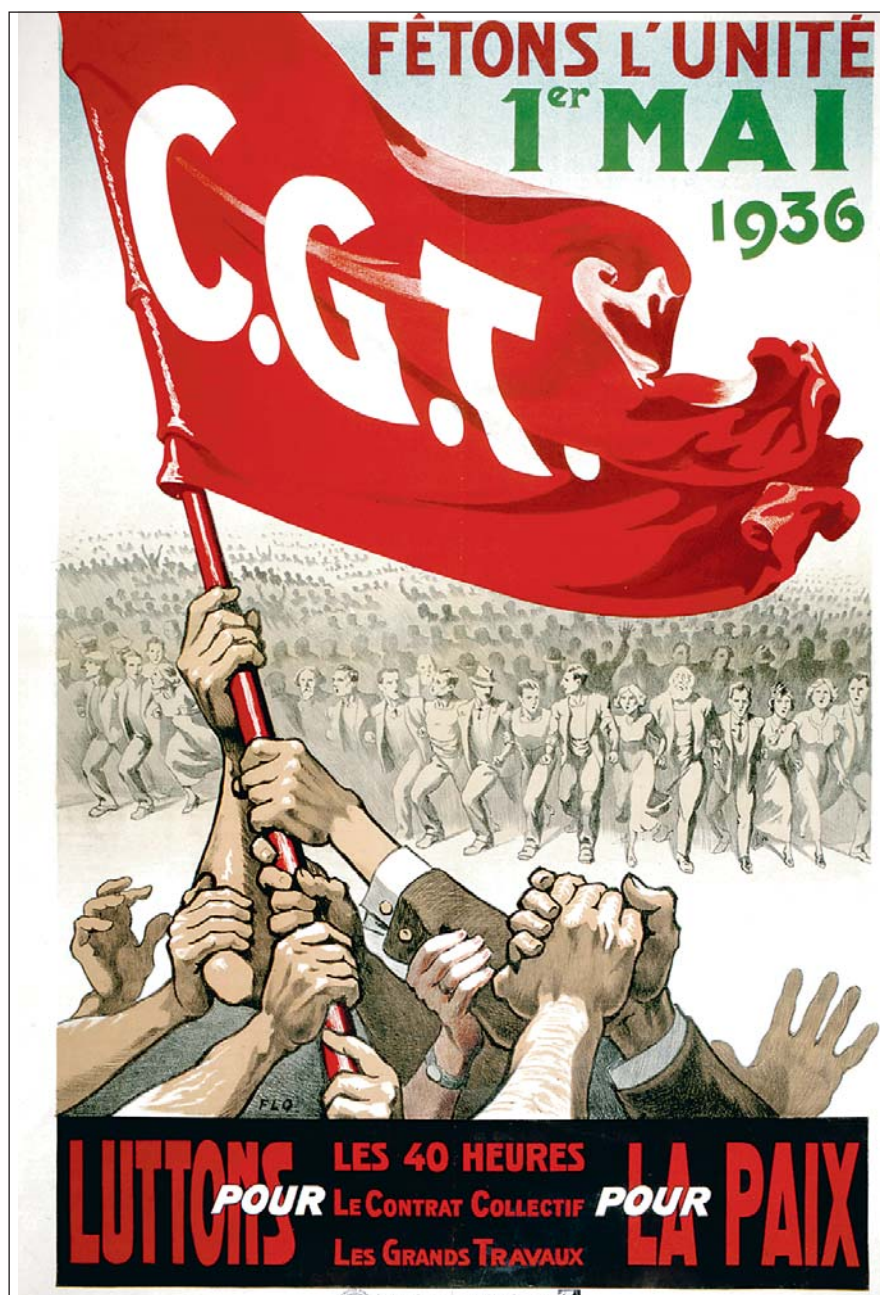
SALMAN RUSHDIE

A l'occasion du Marathon des mots dont la première édition se tient à Toulouse jusqu'au 29 mai, l'écrivain, invité d'honneur, nous a accordé un entretien
page X

La fête continue...

Dans « La Part du rêve », Danielle Tartakowsky analyse les évolutions du 1^{er} Mai, ce rassemblement révolutionnaire devenu fête nationale, aujourd'hui investi par de nouveaux acteurs militants

■ Alain Corbin



Affiche appelant à manifester pour le 1^{er} mai 1936

COLL. DIMMIER/AHARBINE-TAPABOR

acteurs, l'esthétique, la symbolique des différentes démonstrations de l'enthousiasme collectif sont alors identiques.

Cependant, le 1^{er} mai est devenu fête légale en Russie, dès la victoire des communistes, puis en Tchécoslovaquie, en Hongrie mais aussi dans l'Allemagne nazie ; bientôt ce sera le cas dans l'Espagne franquiste. Il n'est donc pas étonnant que, le 12 avril 1941, les responsables de l'Etat français fassent de ce jour, naguère considéré par eux comme un symbole de division et de haine, une « fête du travail et de la concorde sociale ». Il s'agit de « restaurer l'essence originelle » du 1^{er} mai, d'en faire un jour d'espérance et d'allégresse, une fête florale de printemps ; d'autant qu'il coïncide avec la Saint-Philippe. Le 1^{er} mai 1941, le maréchal Pétain se rend dans une usine de Montluçon, tandis qu'à Notre-Dame une messe des métiers est célébrée en présence du cardinal Suhard.

Très vite, cette fête officielle, qui s'étiole dès 1943, se trouve subvertie par la Résistance et par le général de Gaulle, qui élève le 1^{er} mai au rang de fête nationale qu'il conviendra de célébrer dans la France libérée.

Au lendemain de la victoire, les syndicats règnent à nouveau sans partage mais la tonalité révolutionnaire des manifestations s'estompe peu à peu. Le muguet refoule définitivement l'églantine, le drapeau tricolore l'emporte sur le drapeau rouge et les poings cessent de se lever. Le 26 avril 1946, le 1^{er} mai devient jour chômé. Dès lors, s'opère une nouvelle métamorphose. Certes, la journée conserve son caractère revendicatif, mais elle semble devenir, avant tout, une fête du muguet, de la promenade familiale et du repos à la campagne. Elle a désormais partie liée avec le week-end. Elle subit la décrue qui affecte toutes les formes de mobilisation. A partir de 1980, elle se fait miroir grossissant de la désunion syndicale. L'affaïssement des symboles qui la sous-tendaient, la perte du sens, le brouillage de l'horizon d'attente imposent une mutation.

C'est alors que s'opère un nouveau basculement. L'irruption d'acteurs non syndicaux : réfugiés, immigrants, membres d'organisations d'homosexuels... tend à faire du 1^{er} mai, plus encore que la fête du travail, celle des minorités politiques. A partir de 1988, le Front national s'en empare. Déjà, en 1955, Pie XII avait fixé au 1^{er} mai la fête liturgique de saint Joseph, artisan. Danielle Tartakowsky semble attendre beaucoup de ces renouvellements, tout en remarquant que les effectifs des manifestations sont désormais inversement proportionnels au nombre des instances organisatrices. Reste qu'elle a raison de souligner que le 1^{er} mai demeure une « occasion de légitimation, d'adoubement ou d'affirmation » pour les organisations qui émergent.

On pourra, certes, regretter que les exigences du rêve, les parfums de l'églantine et du muguet, le

retour du joli mois de mai se trouvent quelque peu négligés dans le livre de Danielle Tartakowsky, au profit d'une histoire événementielle rendue parfois touffue par la diversité des acteurs et des manifestations festives. Mais la complexe évolution du 1^{er} mai, on l'aura compris, est clairement scandée et les étapes successives se trouvent dessinées de façon lumineuse.

(1) Historienne, professeur d'université à Paris-VIII, Danielle Tartakowsky a successivement étudié la manifestation : *Les Manifestations de rue en France 1918-1968* (Ed. Publications de la Sorbonne, 1998), *Le pouvoir est dans la rue. Crises politiques et manifestations en France* (Aubier, 1998) et plus récemment *La Manif en éclats* (La Dispute, 2004), comme l'histoire du Père-Lachaise, lieu de mémoire héroïque et contestataire (*Nous irons chanter sur vos tombes*, Aubier, 1999).

★ Alain Corbin est professeur émérite d'histoire de la France du XIX^e siècle à l'université Paris-I Panthéon Sorbonne.

LA PART DU RÊVE
Histoire du 1^{er} Mai en France
de Danielle Tartakowsky.
Hachette Littératures,
336 p., 23 €.

APARTÉ

Négative attitude

PESSIMISTES de tous les pays, unissez-vous ! Ne laissez plus les euphoriques bernier le peuple. Traquez les colporteurs d'illusion, combattez simulateurs de vie en rose et tricheurs du bonheur garanti. Fréquentez les pourfendeurs de bons sentiments, qui inquiètent, désenchangent, broient du noir. Collectionnez les rares œuvres qui profèrent ces dures réalités. Schopenhauer, Leopardi, Nietzsche, Cioran... Vous connaissez par cœur ? Soit.

Mais l'anglais William Hazlitt ? Son nom ne vous rien dit rien ? 1778-1830, homme d'esprit, causeur de génie, plume vive, entraînée par une rare alliance de désillusion et d'allégresse. Il sait que nous ne sommes pas des anges : « On prend un plaisir pervers mais bienheureux à être méchant, écrit-il, car c'est une source de satisfaction qui ne s'épuise jamais. »

L'idée se développe dans un opuscule intitulé sobrement *Le Plaisir de hair*, que les éditions Allia publient dans une traduction de Patrice Oliete Loscos. Attention, ce n'est qu'un début !

Roger-Pol Droit
Lire la suite page VIII

(1) 48 p., 6,10 €.

Depuis quelque trente ans, l'histoire politique ne se résume plus à celle des idées, des joutes électorales, des débats parlementaires et des mécanismes de la décision.

L'effervescence du peuple, ses manifestations d'adhésion et d'opposition, les formes de l'émotion collective, la liesse comme la déflation, ont élargi et enrichi l'éventail des curiosités. Nous savons ainsi que, bien avant l'instauration du suffrage universel, l'enterrement des ténors de la Chambre, le banquet, le cortège, la célébration des fêtes de souveraineté, la barricade et tout ce qui ressortit à la culture du peuple en armes révélaient l'intensité du sentiment, de l'engagement et de la mobilisation politiques. Ce sont de tels objets qui ont, jusqu'à présent, retenu l'attention de Danielle Tartakowsky (1). Le livre qu'elle consacre au 1^{er} mai s'inscrit dans cette perspective.

Avec minutie, elle repère et analyse les appropriations et les interprétations successives de cette fête sem-

blable à aucune autre, en ce qu'elle ne commémore rien et ne traite que du futur. Initialement, ce sont la fierté du travail manuel et le désir d'imposer la journée de huit heures qui suscitent, aux Etats-Unis puis au sein de l'Internationale socialiste, en 1889, la décision d'instaurer une fête, appelée à devenir une image fondatrice, une véritable « matrice d'histoire », assure Danielle Tartakowsky.

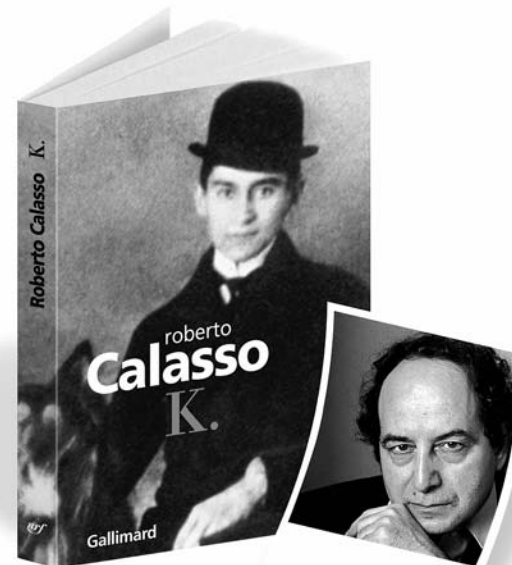
Les débuts du 1^{er} mai se révèlent difficiles. En France, cette fête, qui se modèle sur le 14 juillet, tarde à s'imposer. Malgré cette difficile gestation, elle favorise l'essor d'une subculture socialiste, encore balbutiante. Ici et là, notamment dans les villes et les sites mono-industriels, des grèves, des meetings, des banquets, des cortèges, des réunions diverses tenues à la Bourse du Travail, à la Maison du Peuple, dans des salles municipales ou des cafés dessinent une journée festive au cours de laquelle se combinent traditions locales et cultures de branche afin de dire l'espérance qui anime le prolétariat. La date choisie permet

d'inscrire la liesse collective dans le cycle de mai des folkloristes, de mêler l'exaltation des travailleurs à la montée de la sève printanière.

Bien vite, s'opère la captation par le syndicalisme. C'est chose faite à l'aube du XX^e siècle. La CGT, inspirée par le grand projet de grève générale et par le désir de paix entre les nations, organise grèves, meetings, défilés et promenades champêtres, le 1^{er} mai. Il s'agit de « prendre la rue », tout en suggérant que le bonheur familial est à portée de main.

Au lendemain du premier conflit mondial, l'hégémonie syndicale se trouve réaffirmée. Le rêve qui semble advenu en URSS impose une nouvelle identité de la classe ouvrière victorieuse ; et le 1^{er} mai se pose plus que jamais en célébration de la solidarité internationale des travailleurs. La victoire du Front populaire transforme la journée en une sorte de fête nationale qui s'intègre naturellement à la nouvelle culture manifestante de l'été 36. Malgré les syndicats, qui s'efforcent de maintenir la spécificité du 1^{er} mai, les

Roberto Calasso



K.

traduit de l'italien par Jean-Paul Manganaro

du monde entier
Gallimard

Les dédales intérieurs de Keith Ridgway

Après « Mauvaise pente », couronné par le prix Femina étranger en 2001, puis « Puzzle », qui signa son adieu à Dublin, le romancier irlandais démontre qu'il est aussi un remarquable nouvelliste

EN TEMPS NORMAL
(Standard Time)
de Keith Ridgway.
Traduit de l'anglais (Irlande)
par Philippe Gerval,
Phébus, 256 p., 19,50 €.

Après *Mauvaise pente* (1), sombre et magnifique roman sur la culpabilité d'une mère (prix Femina étranger, 2001), Keith Ridgway signait, trois ans plus tard, le détonant *Puzzle* (2). Un récit ludique et foisonnant d'intrigues tout à la fois portrait de groupe et thriller social. Protéiforme, ce livre étincelant d'ironie, de tendresse, qui imposa cet Irlandais comme l'un des romanciers les plus prometteurs de sa génération (il est né en 1965), se voulait aussi un très bel adieu à Dublin, sa ville natale.

Reste qu'avant de découvrir son prochain roman qu'il a situé à Londres, où il réside depuis 1999, les hasards de la traduction nous permettent de revenir une fois encore sur les bords de la Liffey. Grâce à son premier livre, un recueil de nouvelles, genre par lequel, selon la tradition anglo-saxonne, cet écrivain aux facettes multiples s'est fait connaître.

Nouvelle facette donc, même si l'on retrouve dans « Cinq premières

pages », la nouvelle d'ouverture, cette manière tout aérienne qu'à Keith Ridgway d'introduire son propos. Comme il l'a développé de façon poétique dans *Mauvaise pente* ou onirique dans *Puzzle*. Survolant Dublin – « une arrière-pensée soudain projetée à l'avant-scène » –, le nouvelliste semble partir de très haut pour mieux plonger au ras du sol et s'attacher, pas à pas, aux errances sentimentales, aux vagabondages d'une poignée de personnages bien ordinaires, en apparence... Car d'eux, nous ne saurons rien ou presque. Tout au plus qu'il s'agit là d'un amant (é)perdu d'amour pour l'homme qu'il a quitté ; d'une femme prise malgré elle dans une sombre affaire de dettes de jeu ; d'une célibataire éconduite par son collègue de bureau, ou encore d'un fiancé malade d'inquiétude devant son amie souffrante, d'un époux ruminant sa détestation à l'égard de son épouse infidèle, d'un vieil écrivain à succès tombé depuis longtemps dans l'oubli...

DÉPLACEMENT DU RÉEL

Enigmatiques à eux-mêmes et aux autres, « cramponnés à un malheur qui ne cesse d'être présent », ils vont, viennent, se croisent, se frôlent, s'attirent, se repoussent,



Dublin

CAROLLEE/NETWORK/PHOTO

se cherchent, s'évitent, en proie au malentendu, au doute, à la honte, au remords, à la culpabilité, à l'égoïsme, à la cruauté, et surtout à l'impossibilité de dire et d'aimer. Jusqu'au moment où les déambulations pathétiques de ces antihéros vont soudain déraiper. Et c'est là, précisément, dans ce petit pas de

côté, cet infime déplacement du réel, que Keith Ridgway saisit ses personnages. Avant de les laisser basculer vers des abîmes où la folie le dispute à l'irrationnel, l'illusion aux fantômes. Et ainsi les révéler dans toute leur étrangeté.

Comme ce Dublinois, revenu dans sa ville natale pour rompre

avec son amant et qui découvre un peu tard qu'il n'est plus qu'une ombre sur les ruines de cette histoire d'amour (« Les cinq premières pages »). Ou l'émouvante Doddo, beau personnage de mère à la dérive (comme sait si bien les peindre Ridgway), qui se dévoile plus sensible à la vision fugitive d'un

fantôme qu'au drame bien réel qui frappe les siens (« Méfiez-vous des joueurs »). Ou encore Cathan, qui après avoir passé la nuit à sillonner la ville du nord au sud et d'est en ouest, pour la bénir, tenter, toujours au volant de sa voiture, de circonscrire le Mal qui semble habiter sa future belle-fille (« Les Ravages »).

Dans ce troublant dédale intérieur où nous conduit le diabolique Ridgway, on pourrait évoquer aussi cette jeune femme en proie à des rêves récurrents de la Vierge, lui annonçant les pires catastrophes ; ce petit garçon qui conserve une fascination troublante pour la noyade à laquelle il a réchappé ; ou encore l'effrayant et sanguinaire duo formé par Ross et Kinnder, son homme de main à plus d'un titre, que l'on dirait sorti tout droit d'une nouvelle d'Edgar Allan Poe. Terrifiantes parfois, inquiétantes souvent, angoissantes presque toujours en ce qu'elles révèlent les forces obscures qui nous gouvernent, ces nouvelles, ourlées d'ironie grinçante, montrent, s'il en était encore besoin, que Ridgway n'est pas seulement un romancier plein de finesse et d'inventivité, mais également un nouvelliste des plus redoutables.

Christine Rousseau

(1) Phébus, « Libretto », n° 187.
(2) Phébus, 2004.

« Rester intact en sortant dans le monde »

Un formidable roman d'émancipation, juste et sans caricature, de Tova Mirvis

LE MONDE EXTÉRIEUR
(The Outside World)
de Tova Mirvis.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Josée Kamoun,
Ed. de L'Olivier, 368 p., 21 €.

Tizzy vit un véritable drame : à 22 ans, elle n'est toujours pas mariée. Or, combien de fois, elle et sa mère, n'ont-elles imaginé, le soir, de somptueux mariages, avec « débauche de dentelle blanche et nappage à la vanille sur des gâteaux sans laitage ». Seulement voilà, quand elle se retrouve assise devant de charmants inconnus, Tizzy, inscrite chez toutes les marieuses de Brooklyn, ne sait quoi leur dire. Un jour,

lasse de multiplier les rendez-vous infructueux et de rendre des comptes à sa mère, elle part pour Jérusalem. Là, elle rencontre Bryan, un ami d'enfance qu'elle avait perdu de vue. Mais Bryan est devenu Baruch. Et traverse une vraie crise d'identité. Il veut de l'authentique, et Dieu sans accommodements. Et tant pis pour son avocat de père qui rêvait de le voir entrer à Columbia.

Sa mère, adepte de Françoise Dolto et de judaïsme édulcoré façon new age, ne sait que faire. Mais Bryan-Baruch est bien décidé à ne pas vivre à la carte, à ne pas s'américaniser – même s'il ne peut se décider à jeter sa casquette de baseball, qui cache parfois sa kippa. Pour lui, l'orthodoxie de ses

parents n'est que pure façade. Il voit dans cette alliance de la tradition avec la modernité, où l'on tente de cumuler sacré et profane, une imposture.

Pourtant, en décidant d'épouser Tizzy, qui aime ce garçon intelligent et sensible, Baruch découvre que le monde n'est pas celui de la yeshiva (université) où, soustrait au monde réel, on ne vit que du verbe. Il accepte alors de se faire embaucher dans un espace casher que le père de celle-ci a ouvert dans un supermarché de Memphis (Tennessee). Là, il travaille d'arrache-pied. Y prend goût. Et change, inévitablement : « Il ne lui avait pas été possible de rester intact en sortant dans le monde. » Tizzy, qui,

jusque-là, avait vécu sous cloche, goûte quant à elle sa liberté nouvelle, et voit dans l'université « une porte ouverte sur le monde extérieur ».

PETITS ARRANGEMENTS

Pourtant, tous s'interrogent. Qu'est-ce qu'être juif aujourd'hui ? Aller à la synagogue, suivre la cashe-rout à la lettre ? Passer sa vie à étudier le Talmud dans une université de Jérusalem ? S'intégrer ? Et multiplier les petits arrangements avec la foi ? Tous, pris au piège de ces contradictions, cherchent leur place. Et l'auteur, qui a grandi dans une famille ultraorthodoxe du Tennessee, dresse le tableau de plusieurs générations : celle des

parents et grands-parents, qui a tout fait pour s'intégrer, et celle des enfants et petits-enfants, qui, dans ce retour aux origines, espère renouer avec une identité perdue.

Avec justesse, parfois avec humour, et sans jamais mettre à mal ou caricaturer un modèle plutôt qu'un autre, Tova Mirvis s'empare d'un sujet très actuel, alors que, partout, l'attitude modérée semble perdre du terrain. Mais il ne faudrait pas oublier que *Le Monde extérieur* est aussi – et peut-être avant tout – un formidable roman d'émancipation, celui d'une jeune femme qui doit se forger son identité propre, entre mère et mari, traditions et interdits.

Emilie Grangeray

Vivre et revivre dans la lumière de la lagune

PARTI PRIS

IL FALLAIT qu'un jour un Allemand se décide à guérir ses lecteurs de la morbidité de son prestigieux aîné, Thomas Mann, à propos de Venise. C'est chose faite avec le roman délicat et lumineux de Hanns-Josef Ortheil. On connaissait la passion italienne de cet auteur de 54 ans depuis *Les Baisers de Faustina* (Seuil, 2001), consacré au séjour de Goethe à Rome en 1786. Mais ce voyage dans la lumière de la lagune, à la fin du XVIII^e siècle, fait d'Ortheil un des très raffinés Vénitiens de la littérature contemporaine.

Ce ne sont pas seulement les péripéties, les histoires enchevêtrées de la famille di Barbaro et de la famille Nardi, très habilement construites et menées, qui font la réussite de ce livre. Ni même l'étrange Andrea, merveilleusement beau, que le comte di Barbaro découvre un soir de chasse, gisant dans une barque, apparemment mort, et qui va revivre, aimer, et surtout peindre à Venise – Ortheil fait de lui un artiste préfigurant Turner et lui prête, en anticipant, certaines observations de John Ruskin sur la peinture vénitienne.

Andrea, avec son secret, sa séduction physique, son rapport sensuel, intime, mystérieux, à l'eau, aux couleurs, est comme une allégorie de la Sérénissime, de son art, de ses fastes, de ses amours clandestines.

La première fois qu'il ose sortir seul du palais du comte di Barbaro, qui l'a recueilli, le marché du Rialto lui donne le vertige, avec ses boutiques de verrerie, d'étoffes et de laine, ses poissons, ses « melons brûlés par le soleil », ses odeurs de menthe : « Maintenant, la ville flottait



sur l'eau, les carillons matinaux des églises faisaient sortir les maisons des flots, et peu à peu les pierres aussi se mettaient à bouger, tout tournait en lui, autour de lui. »

« Pourrait-il y avoir dans ce monde ridicule, à peine supportable, un but plus beau que de vivre pour Venise ? Dans ma jeunesse, c'était pour moi comme si Venise remplaçait le ciel ; que pourrait-il nous offrir, le ciel, me disais-je, que Venise ne nous ait déjà donné sur terre ? » Ces paroles du vieux Giovanni Nardi, l'un des héros d'Ortheil, pourraient être prononcées encore, tant par Marc Alyn que par tous les voyageurs qu'il entraîne dans son périple de *Piéton de Venise*.

Ce poète et essayiste français, auteur de plusieurs dizaines de livres, a longtemps arpenté la ville, nuit et jour, avant de convier les lecteurs à le suivre, à partager ses lieux, ses souvenirs, ses passions pour les amoureux de Venise, à travers les siècles, de Baffo à Ezra Pound : « Il est un banc où le vieil Ezra aimait à venir s'asseoir pour assister au plus bouleversant spectacle que puisse offrir Venise : la mise à mort quotidienne du soleil. »

« J'ai longtemps poursuivi mes propres pas, ou plutôt leur bruit répercuté devant moi sur les dalles, phénomène particulier à Venise, ou tout semble voué au dédoublement. » Marc Alyn a poursuivi aussi les ombres de Byron, du président de Broesses et de tant de « voyageurs transfigurés », avant de croiser ses contemporains, Mandiargues, Jean d'Ormesson, Michel Serres ou « l'admirable Dominique Rolin », qui, dans ses romans, « suggère avec une infinie délicatesse les liens

mystérieux, tenaces, indestructibles, unissant son amour pour Jim (Philippe Sollers) avec la Ville, qui est Venise ».

Promeneur infatigable, Marc Alyn voit tout de ce lieu où « tout commence et finit », sans jamais être voyeur ou indiscret. Et il clôt, provisoirement, par « Le Tarot de Venise », ce voyage dans la ville que Malraux tenait pour « la plus énigmatique du monde ».

L'énigme de Venise, les vrais amoureux veulent tout à la fois tenter de la cerner et la préserver. Un paradoxe qu'on retrouvera dans le polar érudit et drôle de Thierry Maugenest, *Venise.net*, va et vient subtil entre le XVI^e siècle et l'ère des courriers électroniques (1), mais aussi dans *l'Histoire de Venise*, d'Alvise Zorzi, désormais disponible en poche, et que ce descendant d'une des plus anciennes familles vénitienne a voulu « complète », de 302 avant J.-C. à nos jours (2). Ou encore dans l'album (donnant de nombreuses adresses) de l'Américain Alexis Gregory, *La Légende de Venise* (3), qui parle toutefois moins des écrivains que des riches locataires ou propriétaires, venus du monde entier pour défendre, eux aussi, « ce kaléidoscope incomparable ».

Josyane Savigneau

LUMIÈRE DE LA LAGUNE (Im Licht der Lagune)
de Hanns-Josef Ortheil.
Traduit de l'allemand par Claude Porcell,
Seuil, 334 p., 22 €.

LE PIÉTON DE VENISE
de Marc Alyn.
Ed. de Bartillat, 300 p., 20 €.

(1) Ed. Liana Levi, « Piccolo », 160 p., 7 €.
(2) Perrin, « Tempus », 630 p., 11 €.
(3) Ed. Assouline, 196 p., 150 illustrations, 39,80 €.

L'ombre de Cézanne

Psychanalyste de son état, François Gantheret raconte l'amour et le désir obstinés du peintre pour mieux s'y projeter

PETITE ROUTE DU THOLONET de François Gantheret. Gallimard, « L'un et l'autre », 200 p., 17 €.

C'est l'histoire d'une obstination, d'un désir sans issue et de la solitude définitive qui en résulte. Mais Paul Cézanne, puisque c'est de lui qu'il s'agit, n'est justement pas seul sur cette *Petite route du Tholonet*. Celui qui raconte son histoire, François Gantheret, l'accompagne, le suit du regard, met ses pas dans les siens. Il fait même davantage : prélevant dans le récit la lumière qui lui est nécessaire, il s'y projette. Et son ombre a finalement autant de réalité et de chair que celle du peintre qui chemine.

Cézanne n'est pas Renoir, ce n'est pas un homme de plaisir. Sa jeunesse passe vite, auprès de Louis-Auguste, chapelier puis banquier avisé et surtout père sévère. Plus tard, ce sera la vie âpre, vouée à la seule obsession de peindre, avec, en arrière-fond, l'épouse, Hortense. « *Les corps de Renoir sont beaux et doux à l'œil et à la main, rosés et dorés par le jour ten-*

dre qui vient les caresser. Mais la couleur, pour Cézanne, ce n'est pas cela, elle n'est pas appliquée sur le monde, les arbres, les rochers, les corps, les fruits, en aimable parure. La couleur est première et c'est d'elle que naît la forme. » Et plus loin : « *Renoir nous est ouvert, aimable, rieur, Cézanne solitaire, bougon, acariâtre souvent.* »

Cette différence n'est pas anecdotique. Elle marque, pour le cloro, le territoire de douloureuse ascèse dans lequel se tient Cézanne. C'est là qu'il est seul, qu'il échoue, qu'il s'épuise et renaît, là qu'il s'obstine comme si sa vie en dépendait. Et justement sa vie en dépend. Nous sommes loin de la contingente reconnaissance publique, des honneurs et de la vaine gloire. L'enjeu est autrement grave, essentiel, l'objet à saisir toujours à venir. Cela, Emile Zola, l'ami de trente ans, l'écrivain arrivé, le notable du naturalisme, ne peut le comprendre : *L'Œuvre*, en 1886, qui raconte le destin lamentable d'un peintre raté, Claude Lantier, est pire qu'une méconnaissance : c'est une pure et simple trahison. Cézanne en est blessé, mais ne

fait pas entendre de plainte. Il retourne à ses couleurs, au vrai monde. Là, il n'importe guère de se revendiquer propriétaire de son œuvre. « *Comment Cézanne aurait-il signé ses toiles ?*, se demande Gantheret. *Il s'y absorbait.* »

Un nom résume la quête, un nom devenu inséparable de celui du peintre, qui désigne et retourne, avec une mystérieuse ironie, ce qu'il en est de cette quête et du sentiment, de la réalité, de l'échec : Sainte-Victoire, « *l'inaccessible* ». Et ce nom est celui même du désir. Un désir d'abord humain, amoureux, érotique. Sur la « *petite route du Tholonet* », tardivement, en 1885, une femme se profila pour éveiller chez Cézanne ce désir, lui faire entrevoir peut-être le mirage de son exaucement. Des baisers et des lettres s'échangèrent. Zola fut mêlé à l'histoire. Puis les lettres se perdirent... On ne peut posséder ensemble et « *l'abri, et l'aventure* ».

ÉTERNELLE SUPPLIQUE

De cette aventure, François Gantheret tire la leçon destinale. « *On clame que l'on veut l'amour, mais l'amour n'est aimable qu'autant qu'il se dérobe. Qu'il dévoile son visage et l'on meurt d'effroi.* » Mais c'est là que l'ombre portée prend corps et substance. Une femme, Jeanne, joua auprès de l'auteur, lorsqu'il était jeune, dans le même lieu, le même rôle que l'Inconnue de Cézanne. C'est l'appui et l'impulsion du récit, la justification de son lyrisme. Mais n'est-ce pas toujours à une femme enfiée, évanouie, soustraite à notre emprise, que l'on adresse l'éternelle supplique,



Paul Cézanne peignant à Aix en 1904

celle qui laisse parler l'enfant au cœur de l'homme ? « *Voyez mon désespoir, venez me consoler, prenez-moi dans vos bras et bercez-moi car j'ai mal...* »

François Gantheret est psychanalyste, et d'une certaine façon cela se sent dans sa manière de nouer les choses, de souligner les coïncidences... Mais son récit n'emprunte heureusement pas la seule route du déchiffrement de l'inconscient. En

écrivant, il juge que la littérature a aussi, autrement – comme l'art de peindre –, vocation à sonder les reins et les cœurs, à méditer sur le mystère, la mélancolie et toute la tragédie de l'existence humaine. Et comme celui du peintre, le monde qu'il veut habiter n'est pas de pure apparence.

A la volonté et à l'impuissance de comprendre, François Gantheret oppose un acte d'amour dont le

nom est multiple. A égale dignité, la peinture et l'écriture en sont deux modes d'expression.

Patrick Kéchichian

★ François Gantheret, outre deux livres de psychanalyse chez Gallimard, a publié un recueil de nouvelles (*Libido omnibus et autres nouvelles*, L'Arpenteur, 1998, et Folio, n° 3582) et un roman (*Les Corps perdus*, Gallimard, 2004).

EXTRAIT

« Je l'envie. Ce chemin qu'il ne quittera plus jusqu'à sa mort, je sais bien comme il fut aride, douloureux, décevant sans cesse, et dans quelle solitude il le parcourra. Mais, si tôt dans une vie d'homme, et de façon si certaine, savoir que là est son destin, sa tâche, sa nécessité absolue, douter toujours de l'accomplir vraiment, mais jamais de la route à suivre, et témoigner de ce que l'on découvre, donner à d'autres hommes des yeux qu'ils ne se connaissaient pas, et le donner si généreusement qu'il ne pourront éprouver que la gratitude et non l'envie... voilà ce que j'envie. » (p. 40.)

La dernière cigarette

Une fable sur les dérives totalitaires de la société

LA PETITE FILLE ET LA CIGARETTE de Benoît Duteurtre. Fayard, 216 p., 17 €.

R elégués en cuisine lors des dîners de famille ou d'amis, parqués dans des « zones fumeurs » sur leur lieu de travail, pourchassés dans les lieux publics, les trains, les avions, voire certains bars ou restaurants, les fumeurs impénitents, ont vu, au fil du temps, les mailles du cordon sanitaire se resserrer peu à peu autour d'eux. Cette tabacophobie ambiante, et pour le moins opprissante, ne pouvait échapper à un romancier tel que Benoît Duteurtre, qui, de livre en livre, ne cesse de dénoncer, avec humour, les dérives totalitaires de notre société.

Prenant quelques longueurs d'avance sur le mouvement de globalisation, l'écrivain a choisi cette fois de nous projeter dans un monde où l'on paye en euros et dollars ; où les villes, sous le coup de lois anti-pollution, sont au bord de l'asphyxie ; où l'enfant règne non plus en roi mais en tyran. Et où, au nom du sacro-saint « *Fumer tue* », la cigarette est partout prohibée. Jusque dans les quartiers de haute sécurité des prisons, pour le bien-être des condamnés à mort...

BRÈCHE JURIDIQUE

Ce qui ne va pas aller sans poser quelques problèmes juridico-sanitaires, le jour où l'un de ces condamnés, à l'aube de son exécution, exprime comme ultime volonté le désir de s'en griller une dernière. En réclamant ce droit imprescriptible, Désiré Johnson, condam-

né pour le meurtre, qu'il a toujours nié, d'un policier, ne sait pas encore qu'il vient d'ouvrir une brèche juridique dans laquelle vont s'engouffrer, pour des raisons diverses, outre son avocate, la bien nommée « *Mort Subite* », la Compagnie générale des tabacs, les ligues anti-tabac et les politiques de tous bords. Et surtout, de déclencher le processus de son retour en grâce. Pendant qu'à quelques lieues de là, dans les toilettes de la Cité administrative – mi-mairie mi-garderie –, un employé municipal vient de signer sa perte... en allumant une cigarette.

A ce point du récit, on laissera à chacun le soin de découvrir comment ce quadragénaire épiqueurien et pédophile, surpris par une petite fille, va être accusé de pédophilie. Et comment à travers une prise d'otages, dramatiquement grotesque, qui vire en « *Martyre Academy* », notre homme tentera de se sortir de cette tourmente kafkaïenne.

Tabacophobie, pédophilie, terrorisme, télé-réalité : non sans risque, Benoît Duteurtre a su jongler avec ces thèmes, pour nous offrir au final une fable des plus réussies. Réjouissante tout autant qu'inquiétante.

Ch. R.

★ Signalons aussi, *Je fume pourquoi pas vous ? contre la tabacophobie*, un recueil de textes signés notamment de Benoît Duteurtre, Philippe Muray, Gérard Pommier (éd. Pauvert/Fondation du 2 Mars, 106 p., 10 €). Ainsi que la parution en poche de *Service clientèle*, de Benoît Duteurtre (Gallimard, « Folio », n° 4153).

RELIQUES d'Henri Raczymow. Gallimard, « Haute enfance », 144 p., 13 €.

AVANT LE DÉLUGE, BELLEVILLE ANNÉES 50 d'Henri Raczymow. Ed. Phileas Fogg, 12, rue Rougemont, 75009 Paris 76 p., 19,50 €.

Sous le beau titre de *Reliques*, le livre d'Henri Raczymow est à tirer les larmes, de rire et de chagrin. Équilibriste de l'humour tragique, il sauve du vrac du tiroir, où chacun les range et les perd, ces petites épaves de la vie que sont les photos de famille. On dira plutôt famille de photos, indignes à force de banalité, qu'a entassées un siècle de pratique populaire, où dominant incompétence et hasard ; que pourtant l'historien – et le marché de l'art – commencent à regarder d'un œil plus aigu, tant ces clichés, sans en avoir l'air, arrivent l'histoire privée à la grande Histoire.

L'écrivain cherche quelle langue

OREILLE ROUGE d'Eric Chevillard. Ed. de Minuit, 160 p., 14 €.

L e roman ne s'intéresse guère aux animaux », constate Eric Chevillard, dans un ouvrage collectif, *L'Aujourd'hui du roman* (éditions Cécile Defaut, 15, rue Barillerie, 44000 Nantes) : même s'il a, pour sa part, introduit sous nos climats l'exotique babiroussa et donné au hérisson une dimension picaresque. C'est dire l'espoir et la crainte que suscite, pour « Oreille rouge » – l'écrivain casanier qui est son double et le héros de son treizième roman –, un soudain bouleversement.

« *On l'invite en résidence d'écriture dans un village du Mali, sur le Niger. Comme s'il avait besoin de se rendre là-bas pour écrire. Qu'on lui apporte une table, une chaise, un*

La langue des images

Henri Raczymow scrute les méandres de sa mémoire photographique

s'accorde à ces images de peu, quelle considération peut faire de leur lecture intime, une œuvre littéraire. Non pour les hausser à l'art, qu'elles ignorent, mais à la dignité de témoins d'un roman de soi, l'auto-biographie. Attention, pas le genre déversoir à tripes et boyaux. Celle des intrigues secrètes, faux fuyants et émois, trahisons, douleurs, construction humaine vitale. Ce livre est une relation, au sens du récit, du beau récit sentimental ; et

■ Anne-Marie Garat

au sens du lien ; qui attache et noue, jusqu'au mal au ventre, mal au cœur, à l'âme. Il prend « *le risque du discontinu, sinon du décousu* », dit-il.

L'inventaire a souvent cet aspect de l'habit d'Arlequin, qui fait tenir ensemble les chutes de l'atelier de couture, chiffons de rien. Images de rien, oui, ces photos sont dérisoires, de gens inconnus, ou à peine identifiés – car ne sont plus là pour les nommer, ceux qui détenaient la légende. Qui sont-ils à attendre l'extermination sur la place d'un *shtetl*

de Pologne, la petite danseuse, le frère, grenouille rieuse, les copains de colo, et la carte postale, postée où et quand ? La belle femme aux yeux graves ? La lettre en yiddish, qui la traduira ? Témoins de quoi, de qui ? Ils ne disent rien. La photo ne dit jamais rien d'elle-même, elle délivre peu d'information. Elle dit seulement son existence d'image, et surtout le rapport qu'on entretient avec elle ; qu'on invente, qu'on expertise par le langage. Rapiécage mental, au risque de se couper les doigts, de se crever les yeux à la machine à coudre, la machine à écrire : on dialogue avec les morts, à tu et à toi.

Car le cadavre bouge encore, dont on garde pieusement la relique. Ou le reliquat, ce reste à percevoir sur le capital dilapidé de l'existence, ce revenu infime du passé, vestige ou séquelle d'une maladie de vivre, et de mourir, qui habite tout instant. Et surtout l'instantané photographique, l'acte étourdi du déclenchement, l'étourdissement paradoxal de la prise. L'amateur photographie à l'aveugle ce que lui

dicte l'instinct de l'instant, de la situation, en état de grande cécité sur ce qu'accomplit la photo pour lui. Alors, pour qu'une réminiscence, une connaissance viennent en réparer le silence, il faut, comme Henri Raczymow, recueillir avec humilité et amour, respect et bonté, l'excédent ou le solde, jamais acquitté, d'un présent du passé, qui travaille notre vie pour son propre compte, sauvagement ; et nous somme à comparaître.

C'est ainsi que le Belleville des années 1950, autant dire avant le déluge, arpenté par un grand-père chiffonnier, entre sa *téssif* et ses *shmatèts*, s'avère préhistoire du narrateur, fondement du roman familial et lieu d'écriture, car il faut être un écrivain pour que la recherche de ce temps perdu paie sa vraie valeur de tendresse humaine, et nous restitue une vérité. Non la vérité une et totale, mais ce fragment, cette ombre dans laquelle s'éprouve et s'expérimente ce qu'est témoigner de soi, et de la marche du monde, par le seul langage, garant d'une mémoire.

Impressions d'Afrique

crayon et du papier. Sujet, avon-nous dit, l'Afrique. Facile. Tel est son tour d'esprit qu'il pense tout de suite aux grands animaux de la savane. Son imagination limitée convoque aussitôt la girafe et l'éléphant. »

Comme dans *L'Œuvre posthume de Thomas Pilaster*, l'autodérision porte non pas sur l'écriture – préoccupation essentielle – mais sur l'écrivain, « *pusillanyme* » et pontifiant. Chevillard aime subvertir les formes romanesques, détourner les clichés : après le roman d'aventures dans *Les Absences du capitaine Cook*, le conte dans *Le Vaillant Petit Tailleur*, il s'agit cette fois de « *l'inévitable récit de voyage* ».

« ENFIN, UN BAOBAB ! »

Sur son carnet de moleskine, le voyageur novice note des titres possibles : « Oreille rouge » – un sobriquet un peu moqueur, mais qui lui

évoque son « *fétiche personnel* », le couteau suisse – ou pourquoi pas « *Drôle d'effet dans le paysage* » ou même « *L'hiver en Norvège* » ? Car la réalité se dérobe à celui qui rêve d'écrire un « *grand poème sur l'Afrique* » et l'invoque en la nommant « *Afrique ! Afrique !* »

Où sont les preuves qui authentifieraient son expérience ? « *Enfin, un baobab !* » Mais les animaux sont absents, malgré trois « *citations à comparaître* » : ni girafe, ni lion, ni hippopotame. « *Oreille rouge est un individu d'une quarantaine d'années, âge auquel meurt également le vieil hippopotame qui comme lui aussi rosit au soleil. Allons, il n'est donc pas le seul inadapté en Afrique. C'est vers son animal totem que le conduit Toka.* »

Récit dilatoire : en attendant l'hippopotame, Toka, un garçon de 16 ans, « *personnage important de*

cette histoire », décrit longuement l'animal, son poids, sa nourriture, ses moeurs. Jusqu'au jour où l'on découvre que, « *aussi menteur en somme que Fabrice del Dongo* », Toka récite une vieille encyclopédie. « *Nous avons bien fait de nous en remettre à lui pour la fiction.* »

Une fois de plus, Chevillard, lecteur de Sterne et de Diderot, fait appel à la connivence du lecteur, l'invite à observer Oreille rouge, « *de dos, assis sur sa pierre* », en proie à ses impressions d'Afrique. Avec un humour ravageur, qui laisse aussi entrevoir l'indignation. « *Dans son grand poème sur l'Afrique, il brossera le tableau clinique du Mali, avec une strophe délirante sur le paludisme et les fièvres, une strophe exténuée, lacunaire sur la bilharziose (...). On y mettra de la musique, world music, ça fera une chanson.* »

Monique Petillon

Petites initiations aux grands

Tandis que Gallimard propose des biographies de personnages célèbres, l'Ecole des loisirs, dans une nouvelle collection, veut renouveler le genre en conciliant rigueur documentaire et plaisir romanesque

D'ordinaire, l'apprentissage des grandes figures de l'histoire relève du documentaire. Ainsi l'intéressante collection de Gallimard, « Sur les traces de... », riche désormais de près de vingt titres avec la parution d'un *Charles Darwin* (raconté par Jean-Baptiste de Panafieu et illustré par Vincent Desplanche), d'un *Napoléon* (par Jean-Michel Dequeker-Ferguson et Jame's Prunier) ou encore d'un titre composite *Arabes et Islam* (par Yousef Seddik et Olivier Tallec), qui offre dix figures, Muhammad ou Saladin, Averroès ou Abd el-Kader (chaque titre 128 p., 10 €). Pour les petits, la formule du dictionnaire peut aussi être une initiation : ainsi *Le Tout-Petit Larousse des noms propres* (128 p., 11 €) et ses 300 entrées qu'Agnès Rosenstiehl veut accessible dès Mat'sup – entendez « Maternelle supérieure ».

Mais, de plus en plus volontiers, les éditeurs ouvrent des collections spécifiques de romans pour faire entrer les lecteurs dans l'intimité des héros du passé par le biais de la fiction, voire de donner à comprendre un contexte précis. Sous la plume de Dominique Joly, *Alexandre le Grand* fait ainsi son entrée dans la collection « Contes et récits » de Nathan (192 p., 7,40 € ; dès 9 ans), tandis que par le biais du journal intime, Patricia Finney invite le jeune lecteur à la cour des Tudors sous Elizabeth I^{re} (*Un assassin à la cour*, premier volet des aventures de la toute jeune Lady Grace Cavendish, Flammarion, 224 p., 12 € ; dès 11 ans). Le même artifice narratif fait l'unité de la collection « Mon histoire », chez Gallimard, dont les quatre premiers titres viennent de sortir (entre 160 et 224 p., de 7,95 € à 9,50 € ; dès 11 ans). L'idée, ici, consiste à inventer des anonymes – mise à part l'archiduchesse Marie-Antoinette découvrant, à 15 ans, Versailles – susceptibles de



De gauche à droite et de haut en bas : Charlemagne, Christophe Colomb, Molière et Marie Curie

l'École des loisirs tente aujourd'hui de concilier les deux exigences – une stricte documentation et un plaisir de lecture garanti par

une écriture authentiquement littéraire – avec sa collection « Belles vies », dont les premiers volumes ont paru ce printemps : *Christophe Colomb*, d'Aurélien Buron, *Charlemagne* et *Marie Curie*, tous deux de Xavier-Laurent Petit, *Molière*, de Sylvie Dodeller. Comme l'assume l'annonce lapidaire des titres, il s'agit là clairement de biographies – et non d'un « moment » de la vie de ces personnages fameux – même si, pour retenir le jeune lecteur que peut rebuter l'informa-

tion nue telle que la livrent les notices de dictionnaires, la part romanesque est ici privilégiée. Comment le jeune Poquelin parvint-il à surmonter l'hostilité de son milieu pour donner vie à son rêve de théâtre ? Quelle énergie fallut-il à Colomb pour mener à bien son projet « indien » qui le conduisit, à quatre reprises, vers ce « Nouveau Monde » dont on lui attribue, avec une cranerie toute européenne, la « découverte » ? Où se fit la rencontre de Maria Sklodowska, jeune Polonaise venue étudier à la Sorbonne pour fuir la domination russe, et de Pierre Curie, à jamais unis au Panthéon des scientifiques ? Comment un jeune roi franc, dont la route croise avec obstination celle des papes romains, s'attacha à la construction d'une puissance militaire, politique et artistique marqua l'Europe ? Autant de questions auxquelles ces livres répondent, complétant le récit, vivant puisqu'il choisit l'invention romanesque, par un cahier iconographique offrant à voir ces documents, matériau de base de l'historien.

Ainsi, s'il s'agit de biographies romancées, la fiction n'oublie jamais l'engagement de principe de respecter strictement l'Histoire. Sans doute est-ce plus facile pour raconter Marie Curie que pour présenter Charlemagne, dont les universitaires discutent aujourd'hui encore la figure, mille fois redessinée.

Mais ce n'est pas à la pointe de la recherche que ces petits livres se placent. A la façon de la fameuse série « Archimède », c'est de claire vulgarisation qu'il s'agit. La première save, aussi contrastée que prometteuse, augure bien de la suite, où l'on espère que les évidences de la popularité ménageront aussi, dans le choix des « héros », le plaisir de la surprise.

Philippe-Jean Catinchi

numéros viennent de sortir chez Gallimard éducation coédité avec le Scérén/CNDP (Centre national de documentation pédagogique).

Le principe : tisser un lien avec l'écriture, se réconcilier ou se reconforter avec elle en se pliant à des ateliers d'écriture qui s'enroulent autour de l'art. La première livraison, en décembre 2004, proposait une entrée en matière puis un voyage dans le théâtre et dans la peinture. Les trois numéros suivants s'intéressent au cinéma, à la musique et à l'architecture.

« OUVRIER DES PETITES PORTES »
Au fil des numéros, le niveau monte. L'apprenti se voit proposer des débuts d'histoires à achever. Il pourra ainsi laisser libre cours à

son imagination pour mener une enquête policière, se perdre en agacement dans une cuisine pleine du boucan des appareils ménagers, imaginer la réhabilitation d'un quartier, saisir des ambiances, raconter des images.

Chemin faisant, crayon en main, il pourra rencontrer des textes de Le Corbusier ou d'Italo Calvino, une scène des *Vacances de M. Hulot*, de Jacques Tati, et apprendre quelques clefs de la musique, de l'architecture ou du cinéma : « L'idée consiste à ouvrir des petites portes, et à réconcilier avec la page blanche, explique Françoise Spiess, universitaire spécialisée dans le théâtre et directrice de la collection. *Les petits livres d'écriture s'adressent à tous ceux qui ont des difficultés*

avec l'écriture, des adolescents, des gens qui apprennent la langue, d'autres qui ont envie de reprendre des études sur le tard, ou envie d'écrire. Les gens retrouvent le plaisir de la page blanche, découvrent qu'ils ont un style, un univers et qu'ils peuvent s'exprimer dans cet univers. »

A une époque où les projets se multiplient pour favoriser la lecture, ces Cahiers adoptent une autre approche... pour un même objectif : « On écrit aussi pour apprendre à lire », poursuit Françoise Spiess. Les deux dernières livraisons, en septembre, seront consacrées à la poésie et à la littérature. Un détail : les petits cahiers sont parcouverts de petits carreaux. Une manière élégante d'exorciser l'anxiété de la page blanche.

Bénédicte Mathieu

Lire pour écrire et écrire pour lire

« Les petits cahiers d'écriture » de Gallimard proposent de dompter la page blanche

ÉCRIRE AVEC LE CINÉMA
ÉCRIRE EN MUSIQUE
ÉCRIRE AVEC L'ARCHITECTURE
CNDP/Gallimard éducation,
« Les petits cahiers d'écriture »,
96 p., 5 € chacun.

Un crayon, et le jeu de rôle peut commencer. En quelques mots, voici le propriétaire du crayon cinéaste, architecte ou musicien. Et selon l'inspiration, il, ou elle, pourra tourner le film de ses rêves, s'imaginer critique de cinéma, réinventer une maison, rater son concert ou choisir la pochette du prochain album de son groupe.

Tout dépendra de l'usage que ceux qui veulent écrire auront envie de faire des « petits cahiers d'écriture », dont trois nouveaux

avec l'écriture, des adolescents, des gens qui apprennent la langue, d'autres qui ont envie de reprendre des études sur le tard, ou envie d'écrire. Les gens retrouvent le plaisir de la page blanche, découvrent qu'ils ont un style, un univers et qu'ils peuvent s'exprimer dans cet univers. »

A une époque où les projets se multiplient pour favoriser la lecture, ces Cahiers adoptent une autre approche... pour un même objectif : « On écrit aussi pour apprendre à lire », poursuit Françoise Spiess. Les deux dernières livraisons, en septembre, seront consacrées à la poésie et à la littérature. Un détail : les petits cahiers sont parcouverts de petits carreaux. Une manière élégante d'exorciser l'anxiété de la page blanche.

Bénédicte Mathieu

avec l'écriture, des adolescents, des gens qui apprennent la langue, d'autres qui ont envie de reprendre des études sur le tard, ou envie d'écrire. Les gens retrouvent le plaisir de la page blanche, découvrent qu'ils ont un style, un univers et qu'ils peuvent s'exprimer dans cet univers. »

A une époque où les projets se multiplient pour favoriser la lecture, ces Cahiers adoptent une autre approche... pour un même objectif : « On écrit aussi pour apprendre à lire », poursuit Françoise Spiess. Les deux dernières livraisons, en septembre, seront consacrées à la poésie et à la littérature. Un détail : les petits cahiers sont parcouverts de petits carreaux. Une manière élégante d'exorciser l'anxiété de la page blanche.

Bénédicte Mathieu

Les « p'tites poules » sont de retour

CHARIVARI
CHEZ LES P'TITES POULES
de Christian Heinrich
et Christian Jolibois.
Pocket, 48 p., 4,40 €. Dès 5 ans.

Les poulettes ont la cote ce printemps : si, grâce à la palette éclatante de Sylvia Dupuis, à son verbe alerte aussi, elles aident les plus petits à compter comme à reconnaître les couleurs au fil d'une comptine conçue comme une berceuse (*Il était dix petites poules*, Casterman, 24 p., 9 € ; dès 3 ans), c'est cependant le retour des « p'tites poules », imaginées pour Pocket par Christian Heinrich et Christian Jolibois, qui fait l'événement.

On se souvient de l'intrépide Carmela, avide de nouveaux horizons, qui s'embarqua sur l'une des caravelles de Colomb, ramenant de son escapade outre-Atlantique le sédui-

sant Pitikok (*La Petite Poule qui voulait voir la mer*, 2000), et dont les petits, Carmelito, puis Carmen, tout aussi entreprenants, croiseront Gallée (*Un poulailler dans les étoiles*, 2001) comme le Petit Poucet (*Le jour où mon frère viendra*, 2002), les frères Montgolfier enfin (*Nom d'une poule, on a volé le soleil 1*, 2003).

LEÇON DE SAGESSE

Avec *Charivari chez les p'tites poules*, on retrouve la recette qui a fait le succès des quatre premiers volets. Le clin d'œil aux personnages du panthéon de la petite enfance – ici le Chat botté, qui finit naturellement par rouler carrosse – comme aux tableaux de maîtres – rien de moins que Breughel l'Ancien ! ; une attaque en règle de la sottise de la superstition – de la rencontre d'un chat noir à celle d'une innocente échelle ; une leçon de



CHRISTIAN HEINRICH

sagesse aussi : comment trouver sa juste place dans le monde, apprentissage délicat pour un chaton craintif qui a peur des souris...

Mais la nouveauté, de taille, vient du format retenu justement. 150 x 190 mm : voilà qui transforme le livre au format de poche en

mini album. Désormais le trait franc et efficace d'Heinrich impose mieux encore sa malice. Une promotion qui permet d'ouvrir de fait une nouvelle collection.

Outre *Charivari chez les p'tites poules*, le nouveau « Heinrich-Jolibois », Pocket Jeunesse reprend dans ce nouveau format deux aventures de Rodrigue, le héros imaginé par Fanny Joly et dessiné par Rémi Saillard (*Rodrigue Porképiq et Rodrigue Porképiq se marie* (32 p., 4,40 € chacun, dès 5 ans) et accueille le septième épisode de celles de Lucien le Pingouin de Jean-Marc Mathis (*Le Cadeau de Lucien*, 48 p., 4,40 €), évocation de Noël d'un rafraîchissant contre-pied aux usages du calendrier de l'édition, qui permet aussi, grâce à la générosité du Père Noël, de se familiariser avec l'alphabet.

Ph.-J. C.

ZOOM



■ **CRÉATURE CONTRE CRÉATEUR**, de Sarah K.
Sueurs froides. Lorsque le commissaire montre à Victor la photo d'une femme assassinée dans la nuit à coups de hache, celui-ci se sent défaillir. « Non seulement le monstre a commis un second meurtre, mais il l'a commis exactement comme je l'avais prévu dans mon synopsis », s'effraie Victor, professeur de littérature et écrivain, lorsqu'il constate que le meurtrier ressemble trait pour trait au héros d'un roman qu'il a laissé inachevé. Sa créature se vengera-t-elle ? Sous le signe attendu de *Hamlet* et *Frankenstein*, Sarah K. signe une intrigue néanmoins originale, à la croisée du fantastique et du policier, où le doute plane longtemps sur la réalité de la menace.

Fl. N.
Nathan, « poche », 272 p., 6,50 €. Dès 12 ans.

■ **TORSE NU**, de Christophe Honoré
Une journée de vacances au bord de la mer. Manon, partagée entre Anton et Fabien. Et le cruel apprentissage des sentiments intimes. Six chapitres, deux par narrateur, pour voir au plus juste en soi. Récit pudique d'une prise de conscience dont la leçon est sans âge, ce texte de Christophe Honoré rassurera ceux qui craignent qu'il ne délaisse ce public qui lui inspire son meilleur.

Ph.-J. C.
L'Ecole des loisirs, « Mouche », 64 p., 7 €. Dès 8 ans.

■ **POURQUOI ÇA FAIT MAL ?**, de Rachel Hausfater
Histoire d'un amour fulgurant, absolu et brûlant. D'une banale rencontre dans le bus qui la conduit au lycée naît soudain une passion radicale avec les risques d'anéantissement et de dissolution qui contrarient l'image idéale : « Je croyais qu'aimer, c'était s'envoler. Mais aimer, c'est tomber, pas monter, s'enfoncer. » Un texte nu et blessant, beau et lisse comme un galet. Du grand art.

Ph.-J. C.
Ed. Thierry Magnier, « Roman », 112 p., 7 €. Dès 14 ans.

■ **LES PETITS VERS**, d'Arnauld Pontier
Petit bestiaire entre le facétieux et l'incongru, où Arnauld Pontier, romancier prometteur, joue des mots et des clichés. Des fables légères comme autant de comptines pour le primaire.

Ph.-J. C.
Illustrations d'Anne Buguer, éd. du Rocher, « Lo Pays d'enfance », 52 p., 11,90 €. Dès 5 ans.



■ **LES ROSES DE CENDRE**, d'Erik Poulet-Reney
Du même auteur, on avait remarqué *Le Gang des râteliers* (L'Ecole des loisirs, 2002) sur les mille tracas liés aux appareils dentaires. Passant du rire aux larmes, Erik Poulet-Reney évoque ici les remords et les blessures enfouies. Cet été-là, Suzelle s'apprête à retrouver sa grand-mère, Armande, pour les vacances. Tandis que l'une confie ses amours déçues, l'autre va peu à peu dévoiler un lourd secret de famille. Un sujet difficile – la déportation des homosexuels par les nazis – qu'Erik Poulet-Reney traite avec élégance et sensibilité.

Fl. N.
Syros, 126 p., 7,50 €, dès 13 ans. Du même auteur, signalons *Egoïste*, illustré par Eric Gasté, Nathan, 50 p., 5,50 €. Dès 6 ans.

■ **L'ENFANT DANS LA VILLE**, d'Arlette Farge
Dans la petite collection qui reprend les conférences qu'à l'initiative de Gilberte Tsai et du Centre dramatique national de Montreuil les plus érudits destinés aux enfants, voici le bel exercice de pédagogie d'Arlette Farge. Traitant d'un sujet qui a captivé le jeune auditoire, au vu du jeu des questions/réponses qui complète la limpide présentation de l'historienne, la spécialiste de l'archive sait donner vie et mémoire à ces « polissons » du XVIII^e siècle que la police royale rêvait d'enfermer déjà. Chaque âge a ses « sauvagons »...

Ph.-J. C.
Bayard, « Les petites conférences », 96 p., 9,90 €. Dès 10 ans.

■ **APRÈS LA PREMIÈRE MORT**, de Robert Cormier
Aux Etats-Unis, un bus scolaire est pris en otage. A son bord, une quinzaine d'enfants de 5 ans, la jeune fille qui conduisait et les terroristes. Hors l'armée, les forces spéciales, les tireurs d'élite. Dans ce classique traduit pour la première fois il y a vingt ans, Robert Cormier ne s'impose aucune autocensure. Mais, surtout, il traite chaque personnage non comme le représentant d'une idée mais comme une personne humaine avec ses limites, ses doutes, ses contradictions. Aucun manichéisme donc, mais une réflexion sur la violence menée par des jeunes gens à l'âge de s'interroger sur le modèle adulte.

G. Me.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Michel Poslaniec, L'Ecole des loisirs, « Médium », 252 p., 11,50 €. Dès 13 ans.



■ **NICK'S BLUES**, de John Harvey
A 16 ans, Nick vit seul avec sa mère dans une banlieue anglaise particulièrement déprimante. Témoin d'une agression un soir, il est pris pour cible par les voyous qui craignent d'être dénoncés à la police. Voilà qui va sérieusement compliquer la vie de Nick, qui n'était déjà pas simple. Entre ses amours hésitantes, le souci que lui cause la solitude de sa mère, la recherche de ce père qu'il a à peine connu, musicien dépressif suicidé une dizaine d'années plus tôt, Nick a bien du mal à trouver sa place dans un monde si peu accueillant. Un beau roman d'apprentissage par un des maîtres du polar britannique.

G. Me.
Traduit de l'anglais par Benjamin Guérir, Syros, 220 p., 12 €. Dès 15 ans.

■ **JE HAIS LA COMTESSE**, d'Anne Vantal
C'est toujours délicat les problèmes d'éducation, surtout quand il s'agit de celle des parents. Paul, Camille et Madeleine ont des parents parfaits, un père sympathique et une mère agréable, gentille, affectueuse mais un peu envahissante depuis qu'elle a lu dans son enfance la comtesse de Ségur. En fait les trois petits diables l'ont bien compris, Maman souffre d'une véritable obsession, et il faut l'en guérir en lui prouvant qu'ils ne sont absolument pas des enfants modèles. Le plan est vite établi, en avant pour une opération spéciale, nom de code « *Je hais la comtesse !* ». Une fable que les enfants liront avec plaisir et les parents avec profit.

G. Me.
Illustré par Thomas Baas, Actes Sud Junior, 80 p., 6 €. Dès 10 ans.

■ **PORTE-POISSE**, de Margaret Wild
« On n'est pas sérieux quand on a 17 ans », disait Rimbaud. Pas forcément heureux non plus. Ginnie vit avec sa mère et sa sœur Grace, vaguement mongolienne. Son père, qu'elle appelle « le salopard », est parti vivre avec une autre femme, et la vie n'est pas passionnante, ponctuée par le même rythme sempiternel : école, devoirs, souper, télé... Il finit pourtant par se passer quelque chose. Chaque fois que Ginnie tombe amoureuse d'un garçon, celui-ci se suicide ou meurt accidentellement. Ce n'est pas ce qui va aider Ginnie-la-Poisie à se faire de nouveaux amis. Sous la forme originale d'une succession de poèmes consacrés à chaque protagoniste, *Porte-Poisie* recrée parfaitement le monde inquiet de l'adolescence. Le livre est paru une première fois en 2003 chez Christian Bourgois.

G. Me.
Traduit de l'anglais (Australie) par Jean Rosenthal, Gallimard jeunesse, « Scripto », 224 p., 9 €. Dès 13 ans.

Noblesse innée, noblesse acquise

En étudiant la notion de « nobilitas » dans l'Empire romain du temps d'Auguste au VI^e siècle, Christophe Badel s'inscrit en faux contre la conception qui établit une continuité absolue entre noblesse romaine et noblesse du Haut Moyen Age

LA NOBLESSE DE L'EMPIRE ROMAIN
Les masques et la vertu de Christophe Badel.
Champ Vallon, 512 p., 29 €.

Dans sa quête des origines de la noblesse dans l'Europe médiévale (*Naissance de la noblesse*, Fayard, 1998), Karl Ferdinand Werner ne remontait guère au-delà du IV^e siècle, prenant ainsi l'Antiquité tardive comme point de départ. Christophe Badel nous donne ici de façon magistrale le volet qui manquait en s'intéressant à la noblesse de l'Empire romain du temps d'Auguste au VI^e siècle.

Défi audacieux, car on pourrait penser que la notion de *nobilitas* se transforme avec le temps et qu'il n'y a plus grand-chose de commun entre le *nobilis* fier de sa lignée d'ancêtres de la fin de la République et le dignitaire de Constantinople, chargé de titres et de prédicats.

Erreur, montre Badel. Reprenant avec soin un débat historiographique qui n'a guère évolué depuis un siècle, il montre de façon convaincante que la *nobilitas* s'acquiert sous l'Empire comme sous la République par la naissance, soit dans une lignée patricienne, soit pour les plébéiens, dans une famille qui aligne au moins un consul dans ses ancêtres. Au IV^e siècle, rien n'a changé, sinon que les préfectures de la ville et du prétoire s'ajoutent au consulat comme charges qualifiantes. Mais, dans cette société d'ordres (sénatorial, équestre, décourial), la *nobilitas* se distingue non par un statut, mais par une reconnaissance de l'origine. Il faut atten-

dre les années 370 pour que le mot entre dans le vocabulaire juridique et que la *nobilitas* se confonde avec le statut sénatorial. Innovation majeure, car jusqu'alors la noblesse ne coïncidait pas avec le Sénat, même si tout *nobilis* lui appartenait nécessairement. Cependant, c'est probablement dans les années 320-330 que la notion connut ce brusque élargissement, ce à quoi la strate supérieure du Sénat, celle qui jusque-là répondait seule à la définition de la noblesse, réagit par l'adoption du prédicat d'*illustris* pour se distinguer de la masse des sénateurs (les *clarissimi*). La notion subit donc un doublement, d'un côté une *nobilitas*-origine héritière du modèle républicain, de l'autre une *nobilitas*-statut annonciatrice des mutations du Moyen Age.

VERTUS CHRÉTIENNES

Durant près de six siècles, la *nobilitas* reste attachée à ses marques, les portraits d'ancêtres conservés dans l'atrium et exhibés lors des funérailles, les arbres généalogiques, les éloges publics des ancêtres : ainsi l'individu signale-t-il à la fois sa propre noblesse et son appartenance à un groupe privilégié. Si la procession des portraits disparaît au III^e siècle, désormais réservée aux seules funérailles impériales, il faut attendre le V^e pour que l'éloge funéraire passe de la compétence de la famille à celle de l'Église, mais l'épithète demeure d'une stabilité remarquable.

D'autres mutations s'imposent sans remettre en cause le modèle républicain de la *nobilitas* : l'éloquence remplace le talent militaire comme vertu éminente sous l'Empi-



COLLECTION G. DAGLI ORTI

Palais Massimo des Thermes, Fragment d'un sarcophage (vers 270) : procession pour l'entrée en fonction d'un Consul (détail)

re, et les vertus chrétiennes s'imposent au IV^e siècle sans grande difficulté, même si l'éloge de l'*humilitas* comme vertu noble par excellence prend le contre-pied de la tradition qui concédait volontiers aux nobles le droit à une certaine arrogance. Mais sur le fond, le modèle demeure d'une stabilité remarquable.

Badel montre aussi quels transferts se sont opérés avec le temps hors du groupe. Ainsi, à partir de Commode (180-192), l'épithète *nobilissimus* qualifie l'empereur et sa

famille, bien que le pouvoir impérial se soit approprié beaucoup plus tôt la pratique des images et des arbres généalogiques. L'opposition entre noble et homme nouveau conserve sa pleine force au III^e siècle, lorsque l'Empire passe entre les mains de familles n'ayant jamais exercé la fonction impériale, chacun des *novi* accédant à l'Empire pouvant s'enorgueillir de laisser la noblesse en héritage.

Mais les modèles créés par la *nobilitas* romaine subissent d'autres

transferts. Ainsi dans les noblesses provinciales, ces groupes hétérogènes qui comportent à la fois les *clarissimi* provinciaux et les membres de l'ordre décourial, petit Sénat conférant la noblesse à l'échelon local. Alors que l'ordre équestre échoua à se transformer en noblesse, les *honestiores* des provinces d'Occident, comme d'ailleurs les dirigeants des peuples barbares voisins, acquirent cette *nobilitas* qui les intégrait aux couches les plus élevées. Seules les sociétés grecques,

fidèles à leur propre modèle de noblesse (*eugeneia*), restèrent étrangères à cette notion romaine, même quand la capitale se fixa à Byzance.

Pour ce que pèse la noblesse romaine, le contraste frappe d'emblée entre son immense prestige social et la minceur de son autorité politique, qui ne se manifeste que lorsque, par hasard, un usurpateur de la pourpre impériale appartient à la noblesse. Or cette carence fragilise à terme le groupe tout entier. En effet, si la noblesse romaine se maintient conforme à son modèle jusqu'au milieu du VI^e siècle, elle se délite ensuite rapidement, lorsque disparaît l'idée d'une fonction anoblissante. Ce peut être le fruit d'une fusion entre noblesse romaine et noblesse barbare, mais plus sûrement encore la conséquence de la disparition du Sénat.

S'inscrivant en faux contre les conclusions de Werner qui, appuyé sur une définition erronée de la *nobilitas*, voit une continuité absolue entre noblesse romaine et noblesse du Haut Moyen Age, Badel considère que le modèle romain périt corps et biens entre la seconde moitié du VI^e et le début du VII^e siècle, pour laisser place à un groupe aux contours mal définis, où critères moraux, apparences et fonctions se conjuguent pour fonder une *nobilitas* étrangère à la tradition romaine. La thèse dérangera, mais il sera difficile de remettre en cause les analyses de Badel qui, par ce livre superbement écrit, conduit le lecteur à la redécouverte d'un groupe trop négligé tout en lui procurant un rare bonheur intellectuel.

Maurice Sartre

Vents changeants

Le « centre », de la Révolution à la Restauration

LA RÉPUBLIQUE DES GIROUETTES
1789-1815 et au-delà
Une anomalie politique :
La France de l'extrême centre de Pierre Serna.
Champ Vallon, 576 p., 29 €.

Pierre Serna ouvre de façon originale et convaincante les voies à l'explication d'une culture politique à la française submergée par les extrêmes, de droite comme de gauche, au point d'avoir laissé peu de place dans la mémoire collective aux partisans de ce qu'il appelle le « centre », à ceux d'un parti « médian », « mixte », d'une troisième force dont la marque de fabrique serait celle de la raison et de la modération.

La figure allégorique qui dans l'histoire a largement contribué à cette occultation est celle de la girouette. L'homme-girouette est le traître par excellence, le corrompu le transfuge de toutes les causes, une sorte de sangsue du pouvoir qui s'épanouirait sur le cadavre de l'intérêt général. Si le motif de la girouette apparaît en 1815 avec le dictionnaire du même nom publié en juillet par le publiciste Alexis Eymery, à l'issue des convulsions politiques inhérentes à la succession rapide des régimes – quatre en un peu plus d'un an, et autant de serments – celui-ci traverse toute notre histoire politique et sociale. Autour de l'image polémique de la girouette – et du vent toujours changeant qui l'accompagne – s'agrègent comme à un aimant autant de questions qui sont celles d'un XIX^e siècle lent à terminer la Révolution : celle des rap-

ports de l'éthique à la politique, de la meilleure république possible et de la meilleure façon de la servir.

La rupture de 1789, la transformation d'une société d'ordres et de corps en autant d'individus isolés, la désagrégation des anciennes valeurs engendrent de l'inquiétude, et de cette inquiétude naît la controverse.

CONTRE-FIGURES

En remontant le cours de l'histoire, de la Restauration au Directoire, en entrecroisant ses sources – littéraires et politiques – en convoquant une foule de textes peu connus voire méconnus, Serna nous invite à saisir tous les enjeux d'une histoire culturelle du politique à partir d'une simple figure de combat. Celle-ci, comme en une efflorescence, engendre autant de contre-figures qui toutes apportent des éléments de réponses à la question centrale de la construction de l'État comme de l'inclusion du social au politique. De ces contre-figures restées dans l'ombre, Serna exhume l'histoire enfouie de la conversion face à la trahison, de la transition face à la rupture, de la modération face à la violence, en esquissant une lecture fine, neuve et convaincante d'une écriture politique précisément marquée au fer rouge du chiffre de nos antagonismes, de nos clivages et de notre dualité. Ce nouvel opus du biographe d'Antonelle (éd. du Félin, 1997) vaut mieux que son sous-titre. Derrière la notion d'« extrême centre », paradoxale et volontairement provocatrice, on trouvera des trésors de science et de subtilité.

Emmanuel de Waresquiel

INSCRIRE ET EFFACER
Culture écrite et littérature (XI^e-XVIII^e siècle) de Roger Chartier.
Gallimard/Seuil, « Hautes études », 224 p., 22 €.

Comme un cabinet d'amatour, qui rassemblerait des livres et non des peintures ou des sculptures, selon une logique que le lecteur est invité à découvrir, ce recueil de Roger Chartier propose, en une série de tableaux successivement consacrés à Baudri de Bourgueil, Cervantès, Ben Jonson, Cyrano de Bergerac, Richardson, Goldoni et Diderot, d'entrelacer deux approches qui s'ignorent d'ordinaire : « D'un côté, la compréhension et le commentaire des œuvres ; de l'autre, l'analyse des conditions techniques ou sociales de leur publication, circulation et appropriation. » Pour s'émanciper ainsi du partage ruineux entre compréhension et description, entre herménutique de textes arrachés à l'histoire et histoire sociale des formes sous lesquelles ceux-ci se donnent à lire, Chartier choisit de revenir à quelques-uns des textes littéraires où l'écriture se prend elle-

même pour objet et décrit l'apparence matérielle qu'elle revêt, les supports qu'elle couvre, les acteurs qu'elle convoque pour voir le jour et circuler, les lecteurs qu'elle imagine et qu'elle sollicite.

En expliquant, par exemple, ce que sont les petites tablettes recouvertes de cire ou d'enduit sur lesquelles il jette les premières ébauches de ses délicates poésies avant que son scribe ne les transcrive sur parchemin, Baudri de Bourgueil révèle très précisément les ressorts et les conditions sociales de l'échange lettré de son temps : l'opposition entre composition et transcription, la proximité entre la lecture et le chant, le lien entre l'écriture, la mémoire et l'amitié réciproque...

PROCESSUS COMPLEXE

De même, la visite imaginaire de Don Quichotte dans un atelier d'imprimerie de Barcelone multiplie les indications sur les métiers du livre au début du XVII^e siècle. Et en mettant le héros en présence de la suite apocryphe du premier tome de ses propres aventures, rédigée par Alonso Fernandez de Avellaneda et parue en 1614, dans une mise en abyme spectaculaire qui brouille la

frontière entre le monde du lecteur et le monde du livre, elle dévoile également tout un pan des pratiques éditoriales de l'époque moderne où rien ne venait assurer la propriété de l'auteur sur son propre texte.

Roger Chartier peut alors en apporter une illustration ultime et paradoxale avec l'interprétation enthousiaste que Diderot propose en 1761 des romans épistolaires de Samuel Richardson : comme celui-ci prétendait n'avoir fait que publier des lettres écrites par ses propres personnages, les héros de la fiction devenaient les contemporains des lecteurs, des êtres de chair et de sang auxquels on pouvait s'identifier ou porter intérêt, justifiant par là le projet de Diderot qui inversait les principes du jugement esthétique dominant en louant le roman – et donc la fiction – pour sa capacité à proposer des exemples de comportements. Mais, du coup, précisément pour la même raison, il s'avère difficile « de concilier la fable de la correspondance trouvée par hasard, qui fait des personnages les véritables auteurs du livre, et l'affirmation décidée de la propriété de l'écrivain » en faveur de laquelle Diderot s'engage alors dans un tex-

te décisif rédigé en 1763-1764 à la demande de la corporation des libraires.

Relire les ouvrages qui parlent d'eux-mêmes, de leurs auteurs, de leur commerce, de leurs lecteurs, non pour y célébrer le génie éternel des grands textes et des grands auteurs, mais pour y retrouver une histoire particulière du livre moderne : tel est le pari, placé en partie sous le signe de Borges, de ce livre lumineux qui égare le lecteur dans la fiction littéraire pour mieux le conduire à comprendre que notre conception de l'œuvre ou de l'écrivain est bien le produit de l'histoire. Ce n'est qu'au terme d'un processus infiniment complexe où furent en jeu à la fois le statut de l'homme de lettres, la protection du droit d'auteur, la professionnalisation des métiers du livre que l'œuvre s'imposa comme « une chose immatérielle », indépendante des formes concrètes qu'elle pouvait revêtir temporairement, et dont il fallait préserver la pureté contre les altérations extérieures.

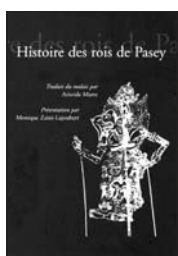
Olivier Christin

★ Roger Chartier collabore au « Monde des livres »

Une histoire particulière du livre

Quand l'écriture, en se prenant elle-même pour objet, témoigne de son époque

ZOOM



et légende, tient autant de la fable que de la chanson de geste. Naissance, apogée et disparition du sultanat de Samudra-Pasai – dont Sumatra tient du reste son nom –, premier État indonésien à adopter l'islam. La traduction – de 1874 ! – est très intelligemment présentée et son information judicieusement amendée au fil des notes. Guerres fratricides, amours impossibles, folies incessantes, conspirations et assassi-

■ HISTOIRE DES ROIS DE PASEY

Une nouvelle perle au catalogue d'Anacharsis ! Cette chronique malaise de la fin du XIV^e siècle, entre histoire

nats... A cette intrigue romanesque ne manque pas même un finale tragique, le destin se révélant inexorablement impitoyable. Au fil des pages, c'est tout un monde englouti, entre aires chinoise et indienne, qui émerge, fascinant et prenant. Une invite unique à rencontrer, sinon découvrir, la civilisation médiévale de l'Insulinde. Ph.-J. C. Traduit du malais par Aristide Marre, présentation de Monique Zaini-Lajoubert, éd. Anacharsis, (7, chemin du Boulodrome, 31200 Toulouse), 160 p., 15 €.

■ LES THERMIDORIENS,

de Jean Tulard
Référé tous terrains des études napoléoniennes, Tulard ne manque pas de panache à rouvrir le dossier des thermidoriens, ces conventionnels qui avaient échappé aux purges

robespierristes, interrompues le 9 thermidor, devenus les maîtres de l'heure quand le Directoire propose une autre pratique républicaine. S'il reconnaît d'entrée le « miracle » de l'œuvre consulaire, il s'attache à restituer le bilan d'un temps décrié, parenthèse caricaturée depuis les foudres de Michelet. Sans viser à réhabiliter un moment très heurté, il propose, plus que l'histoire d'une « impossible stabilisation », l'établissement du bilan d'une œuvre déterminante pour les fondations de Bonaparte. A retenir notamment, outre les présentations économique ou administrative, la méconnue séparation de l'Église et de l'État, proposée par Boissy d'Anglas aux derniers temps de la Convention, et adoptée par le décret du 3 ventôse an III (21 février 1795). Ph.-J. C. Fayard, 528 p., 25 €.

■ VESTIGES ARCHÉOLOGIQUES DU LIBAN,

de Jean-Marie Blas de Roblès, Dominique Piéiri et Jean-Baptiste Yon
Voilà l'instrument indispensable pour une visite approfondie et intelligente du Liban, qui ne se contente pas des sites majeurs (Tyr, Byblos, Baalbek), mais sait conduire jusque dans les villages reculés de la montagne. Cela seul permet de comprendre la cohérence d'un ensemble archéologique exceptionnel, où la splendeur des villes antiques s'appuie sur la mise en valeur d'un arrière-pays minutieusement exploité. Organisée selon les secteurs géographiques, avec une riche iconographie, c'est là une magnifique présentation du Liban antique et médiéval, hors des sentiers battus. M. Sa Edisud-Librairie Antoine (Beyrouth), « Archéologie », 216 p., 35 €.

Mémoire d'un génocide

En ce quatre-vingt-dixième anniversaire du massacre des Arméniens de Turquie, les éditeurs font la part belle aux récits de témoins ou de rescapés

Il y a quelques années, intellectuels et historiens se divisèrent au sujet des massacres commis par les Turcs contre les Arméniens en 1915. Au cœur du débat, non pas tant l'établissement des faits que la qualification du crime. En récusant le terme de génocide dans un entretien au *Monde* du 16 novembre 1993, le célèbre orientaliste anglo-américain Bernard Lewis fit scandale au point que ses propos lui valurent d'être condamné par le tribunal de grande instance de Paris, le 21 juin 1995, pour « avoir manqué à ses devoirs d'objectivité et de prudence ». Nouveau scandale en novembre 1998, cette fois à la suite de l'élection de Gilles Veinstein à la chaire d'histoire turque et ottomane du Collège de France. Spécialiste de l'Empire ottoman des XV^e-XVIII^e siècles, il avait mis en doute la réalité d'un plan d'extermination du peuple arménien par le régime de Constantinople. Depuis, les esprits se sont apaisés. En France – où une loi votée en 2001 reconnaît le génocide arménien de 1915 –, tous les spécialistes admettent le caractère génocidaire de ces massacres.

Autant le dire : aucun des livres publiés à l'occasion de ce quatre-vingt-dixième anniversaire ne renouvelle en profondeur les connaissances sur le sujet. En attendant l'exploitation des archives turques par des chercheurs indépendants, les ouvrages d'Yves Ternon (*Les Arméniens. Histoire d'un génocide*, Seuil, « Points-Histoire », 1996) et de Vahakn Dadrian (*Histoire du génocide arménien*, Stock, 1996) restent les synthèses les plus abouties. Pour ses qualités didactiques, on recommandera toutefois le petit livre d'Anne Dastakian et Claire Mouradian. *100 réponses sur le génocide des Arméniens* (1), premier titre d'une nouvelle collection, remplit parfaitement son rôle de vademecum. Sans pour autant renoncer



Des Arméniens ayant échappé aux massacres trouvent refuge à bord d'un croiseur français (1915)

à prendre parti, en des termes parfois incisifs, par exemple sur le « négationnisme d'Etat » pratiqué par l'actuelle Turquie.

BOULEVERSANTE POLYPHONIE

Signe des temps, sans doute, les éditeurs font la part belle aux témoignages. C'est avec un intérêt particulier qu'on lira *La Politique du sultan* de Victor Bérard (2). Mélange de « choses vues » et d'analyses érudites, ce texte fut publié en 1897, au lendemain des tueries ordonnées par Abdul Hamid II, qui coûtèrent la vie à près de 300 000 Arméniens. Dans un style à l'élégance désuète mais avec une sagacité que le temps n'a guère altérée, celui qui reste célèbre pour sa traduction de *L'Odyssee* (toujours au catalogue de la « Bibliothèque de la Pléiade ») explique « comment, en pleine paix, un homme [a] pu concevoir une telle entreprise et

comment, sous les yeux de l'Europe, [il a] pu la mener à bien ».

Rétrospectivement, les massacres de 1894-1896 font figure de « préludes au génocide de 1915 », comme le rappelle Annick Asso dans l'introduction du *Cantique des larmes* (3). Ce recueil de témoignages, pour la plupart déjà publiés mais devenus inaccessibles, réunit les voix des rescapés et celles des témoins étrangers, qui assistèrent, impuissants, à l'élimination de plus d'un million d'individus – près des deux tiers des Arméniens de l'Empire ottoman – en seulement quelques mois. Annick Asso a orchestré cette bouleversante polyphonie avec talent, sans manquer de donner les clés pour une lecture critique. Respectant la chronologie, elle insiste sur la variété des situations locales et met en lumière la cruauté du sort des femmes et des enfants.

Un lieu symbolise le martyr arménien : Deir ez-Zor, bourgade bordée par l'Euphrate, aux portes du désert de Mésopotamie, où échouèrent à l'été 1915 les derniers flots de déportés venus d'Anatolie. Petit-fils de rescapé, Bardig Kouyoumdjian y est retourné avec pour projet de consigner, par la photo et les mots, les paroles des ultimes témoins et les traces de la destruction de son peuple. Ainsi est né *Deir ez-Zor. Sur les traces du génocide arménien de 1915* (4). Si son bref récit est si émouvant, c'est parce qu'il dit la douleur de celui qui est arrivé trop tard. Au près des vieillards, l'auteur n'a recueilli que

des brèves de souvenirs. Sur les lieux des massacres, où prospèrent aujourd'hui derricks et camps militaires, il n'a « quasiment rien trouvé de palpable ». Rien sinon quelques ossements découverts « à même le sol dans les cultures ». « Je l'ai donc grattée cette terre. Il suffisait d'ailleurs de s'enfoncer dans les cultures pour trouver des restes humains. J'en ai ramené quelques-uns à Paris, je les ai scrupuleusement rangés dans une boîte en carton, enveloppée d'un tissu noir, emprisonnant leur poussière grise. Ces restes humains je les ai arrachés à la terre. J'ai fait vite, en cinq ou dix minutes c'était fait, j'étais mal à l'aise, pris à la gorge, une boule dans le ventre, je voulais tout garder, me dépêcher, partir vite, bouleversé. Pourquoi ? Sur le moment, je ne savais pas pourquoi je les ramassais. Le souffle coupé, des frissons sur la peau, c'est mon corps qui a parlé. Mes grands-parents n'ont pas eu les mots pour raconter, ils n'ont pas su articuler ce que leurs mémoires ont enregistré. (...) Aujourd'hui, je sais que j'ai fait ce geste pour ne pas abandonner ma propre histoire. » A la lecture de ce livre-reliquaire, on aura compris que l'histoire du génocide arménien est celle d'un deuil encore inachevé.

Th. W.

(1) Tournon, 96 p., 6,90 €.

(2) Le Félin, 160 p., 17,95 €.

(3) La Table ronde, 292 p., 21 €.

(4) Actes Sud/France Inter, 104 p., 22 €, avec la collaboration de Christine Siméone. Préface d'Yves Ternon.

À NOS LECTEURS

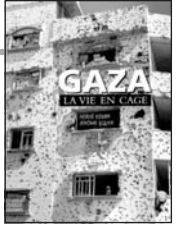
Dans un souci de clarification, les livres écrits par les journalistes et collaborateurs réguliers du *Monde* seront dorénavant présentés dans « Le Monde des livres » sous la forme unique d'une courte notice résumant l'ouvrage accompagnée d'une reproduction de la couverture.

LES AUTEURS

DU « MONDE »

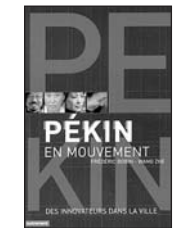
■ GAZA, LA VIE EN CAGE, de Hervé Kempf et Jérôme Equer

Comment peut-on vivre au quotidien dans un territoire minuscule, surpeuplé et en proie à la guerre ? A quatre reprises, entre janvier et novembre 2004, Hervé Kempf et le photographe, Jérôme Equer se sont rendus dans la bande de Gaza. Leur objectif : raconter la vie quotidienne des habitants de ce petit territoire de 365 km², peuplé par 1,4 million de Palestiniens, dont une partie était occupée, en 2004, par environ 8 000 colons israéliens. Au début de 2005, au moment d'achever leur livre, les auteurs notaient que la situation en Palestine paraissait s'apaiser après trois ans d'une escalade de la violence. « Cette trêve sera-t-elle durable ? s'interrogent-ils. Dieu fasse que oui. Et que les douleurs et les souffrances dont nous avons été témoins commencent à appartenir, enfin, au passé. » Seuil, 254 p., 26 €.



■ PÉKIN EN MOUVEMENT, de Frédéric Bobin et Wang Zhe

« S'absenter trois mois de Pékin, c'est courir le danger de perdre sa boussole. » Écrit par l'ancien correspondant du *Monde* à Pékin, aujourd'hui de retour au desk à Paris, et par son assistante, cet ouvrage raconte la mutation phénoménale qui frappe aujourd'hui la capitale de la Chine, une véritable rupture qui concerne le dessin-même de la ville. « Les Chinois, écrivait Simon Leys, préfèrent inscrire leur longévité dans la chose écrite plutôt que dans la pierre, jamais vraiment protégée de l'érosion du temps. » Autant qu'une description du Pékin actuel, cet ouvrage est une enquête sur l'étonnante vitalité de la société civile pékinoise, comme autant de rencontres avec les architectes, artistes, écrivains et amateurs de la nouvelle citoyenneté chinoise. Autrement, « Des innovateurs dans la ville », 206 p., 19 €.



■ LIRE TUE, de Nicolas Vial, avec Eric Fottorino

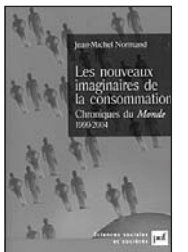
Autour du thème des livres et de la lecture, Nicolas Vial avait publié plusieurs des dessins repris dans ce volume dans *Le Monde* ou *Le Temps* (en Suisse). D'autres sont inédits. Comme un paquet de cigarettes moderne, le livre arbore en grosses lettres noires le titre en forme de mise en garde, qu'il faut entendre, bien sûr, ironiquement. Quoique dans certains dessins, les plumes peuvent être assassines, les livres prendre une taille inquiétante et les bibliothèques inviter au vertige ! La tonalité du texte d'Eric Fottorino qui sert d'introduction aux dessins de Nicolas Vial, en évoquant des souvenirs d'enfance et d'adolescence, ne contredit d'ailleurs pas ceux-ci. Et si lire est une activité nécessaire et revigorante, une ombre enserme parfois le lecteur...

Ed. des Equateurs, non paginé, 15 €.



■ LES NOUVEAUX IMAGINAIRES DE LA CONSOMMATION, Chroniques du « Monde » 1999-2004, de Jean-Michel Normand

Les nains de jardin, les bonnets péruviens, la fièvre antibactérienne, les jeux vidéo, la « zen attitude », le calendrier Pirelli, le bricolage et mille autres sujets ont donné matière à Jean-Michel Normand pour ces chroniques. Citons l'auteur expliquant son projet : « Les articles, qui peuvent se lire indépendamment les uns des autres, prennent pour appui un mouvement de mode, un microphénomène de consommation, des recherches universitaires ou privées, voire, tout simplement, un ensemble d'observations suffisamment étayées pour susciter une enquête. » C'est donc à un voyage au centre de notre quotidien et de nos instincts de consommation que nous invite Jean-Michel Normand. PUF, « Sciences sociales et sociétés », postface de Dominique Desjeux, 208 p., 19 €.



IDÉALISME ET REALPOLITIK

Quelles réactions le génocide arménien a-t-il suscitées aux Etats-Unis ? Dans *Le Tigre en flammes* (Phébus, 508 p., 22,50 €), traduit en français deux ans après sa sortie remarquée outre-atlantique, Peter Balakian rend hommage aux diplomates, missionnaires et journalistes qui dénoncèrent les crimes, alertèrent l'opinion publique et incitèrent les gouvernants à intervenir. Face à ce qu'il définit comme « le tout premier mouvement pour les droits de l'homme internationaux de l'histoire américaine », l'historien américain scrute sans complaisance les réponses d'une diplomatie oscillant – déjà – entre idéalisme et Realpolitik. Très documentée mais d'une lecture aisée, cette étude donne de quoi nourrir la réflexion contemporaine sur la diplomatie des droits de l'homme et l'ingérence humanitaire.

La surprenante odyssée de Leopold Weiss

UN JUIF POUR L'ISLAM
de Florence Heymann
Stock, 304 p., 21,50 €.

UN PROCHE-ORIENT
SANS ROMANTISME
Journal de voyage
de Leopold Weiss, traduit et
annoté par Florence Heymann
éd. du CNRS., 180 p., 19 €.

C'était au début du XX^e siècle : la « globalisation » commençait de la pire manière – par une guerre « mondiale ». Questions sociales, éthiques et esthétiques dominaient la génération suivante. Accompagnées, chez beaucoup, d'un rejet prototypique de cet Occident dont l'ouverture au monde – et les velléités d'emprise sur ce monde – avaient abouti à l'« immonde ».

Ce rejet amènera beaucoup d'intellectuels à celui de la démocratie. Il en poussera d'autres vers la quête du moi, d'un « ailleurs » ou d'un « autrement ».

En France, un jeune normalien, Paul Nizan, quittera Paris pour aller jusqu'à Aden (Arabie) avant de s'y convaincre que, décidément, partout régnait la même lutte des classes. Né cinq ans avant, en 1900, Leopold Weiss, étudiant juif de Berlin, ira aussi en Arabie, et plus loin encore, pour découvrir que son « ailleurs » personnel existait bel et bien. Il était dans l'islam.

C'est cette quête que Florence Heymann, anthropologue au Centre de recherche français de Jérusalem, présente dans *Un juif pour l'islam*. Le parcours sidérant de l'homme qui allait influencer certains théoriciens du fondamentalisme islamique, bien avant qu'il n'émerge comme courant politique, avait déjà fasciné des chercheurs germaniques et israéliens.

Weiss naît à Lemberg, en Galicie, alors austro-hongroise (Lviv, de nos jours, en Ukraine). Grand-père très pieux. Le père partira pour Vienne. Famille juive intellectuelle typique : de « docteurs » et d'émigrés. Un de ses oncles fondera l'ophtalmologie israélienne. Un autre créera, à New York, en 1932, *The Psychoanalytic Quarterly*. Leopold, lui, part à « la recherche de l'ailleurs ».

Il fera trois longs voyages, dans

les années 1920, dont deux pour le *Frankfurter Zeitung* : Egypte, Palestine, Arabie, Syrie, Perse, Afghanistan. Peu à peu s'installe le sentiment d'« étrangeté » à ses origines, tant juives allemandes qu'européennes. De rejet concomitant, aussi, de tout ce qui, pour lui, pervertit l'Occident – le matérialisme, la course à la consommation, le nationalisme – et son corollaire : une quête insouvenable de la « pureté originelle ».

« COUPER LES PONTS »

De rencontres en dévoilements, mais sans déchirements, l'homme change non de peau, mais de chair, de contenu intérieur. Florence Heymann suit une évolution somme toute rapide qui l'amène à « être créé de nouveau, vouloir couper les ponts derrière soi ; non : par-dessus tout ne rien attendre des ponts », écrira-t-il. La conversion survient à 26 ans. A la clé, l'idée que l'islam exclut le péché, « la pureté est accordée à l'homme avec la naissance ». Désormais, il s'appellera Muhammad Asad. Muhammad pour Mahomet. Asad (lion) pour Leo.

L'islam ne le quittera plus, même si, initialement très rigoriste – il sera fasciné par le wahhabisme puis les idées salafistes, et convaincu de « l'incompatibilité spirituelle » entre l'islam et l'Occident –, il mettra, plus tard, un peu de fleur d'oranger dans son eau. Considéré comme juif autrichien et interné en Inde par les Bri-

tanniques comme « ennemi étranger » durant la seconde guerre mondiale – alors qu'il commence d'être un théoricien reconnu de l'islam ! – il cherchera désespérément à sauver ceux de sa famille restés à Vienne. Sans succès : son père, sa belle-mère, sa sœur, sa tante disparaîtront dans la Shoah.

Avec l'émergence du Pakistan, il connaîtra, politiquement, sa plus grande heure. Intellectuel polyglotte, il en devient, en 1952, le ministre plénipotentiaire à l'ONU. Il retrouve à New York sa cousine germanique, mariée... à l'attaché de presse israélien. Il la verra régulièrement. Il n'aime point Israël mais n'a aucune haine contre « les siens ». Ecarté par le pouvoir, il quittera Lahore, traduira ensuite le Coran (sa traduction sera « censurée » par les Saoudiens). Il écrira encore des livres de théologie, prônant finalement une « réforme » de l'islam et se retournant contre les fondamentalistes.

Après avoir vécu en Suisse puis à Tanger, Muhammad Asad, alias Leopold Weiss meurt en 1992, à Mijas, en Andalousie, là où, dit-on, juifs et musulmans connurent un « âge d'or ». Depuis longtemps, il vivait abandonné de ceux dont il avait cherché l'estime, « car l'esprit ne peut pas être le serviteur du pouvoir, et le pouvoir n'aime pas les serviteurs de l'esprit », écrivait-il dans *Le Chemin de La Mecque*.

Sylvain Cypel



Laïcité L'adoption en 1905 de la loi sur la séparation des Eglises et de l'Etat venait conclure une histoire longue commencée avec les

La longue émancipation de la « fille aînée de l'Eglise »

HISTOIRE DE LA LAÏCITÉ

Genèse d'un idéal
d'Henri Pena-Ruiz.
Gallimard, « Découvertes »,
144 p., 13,90 €.

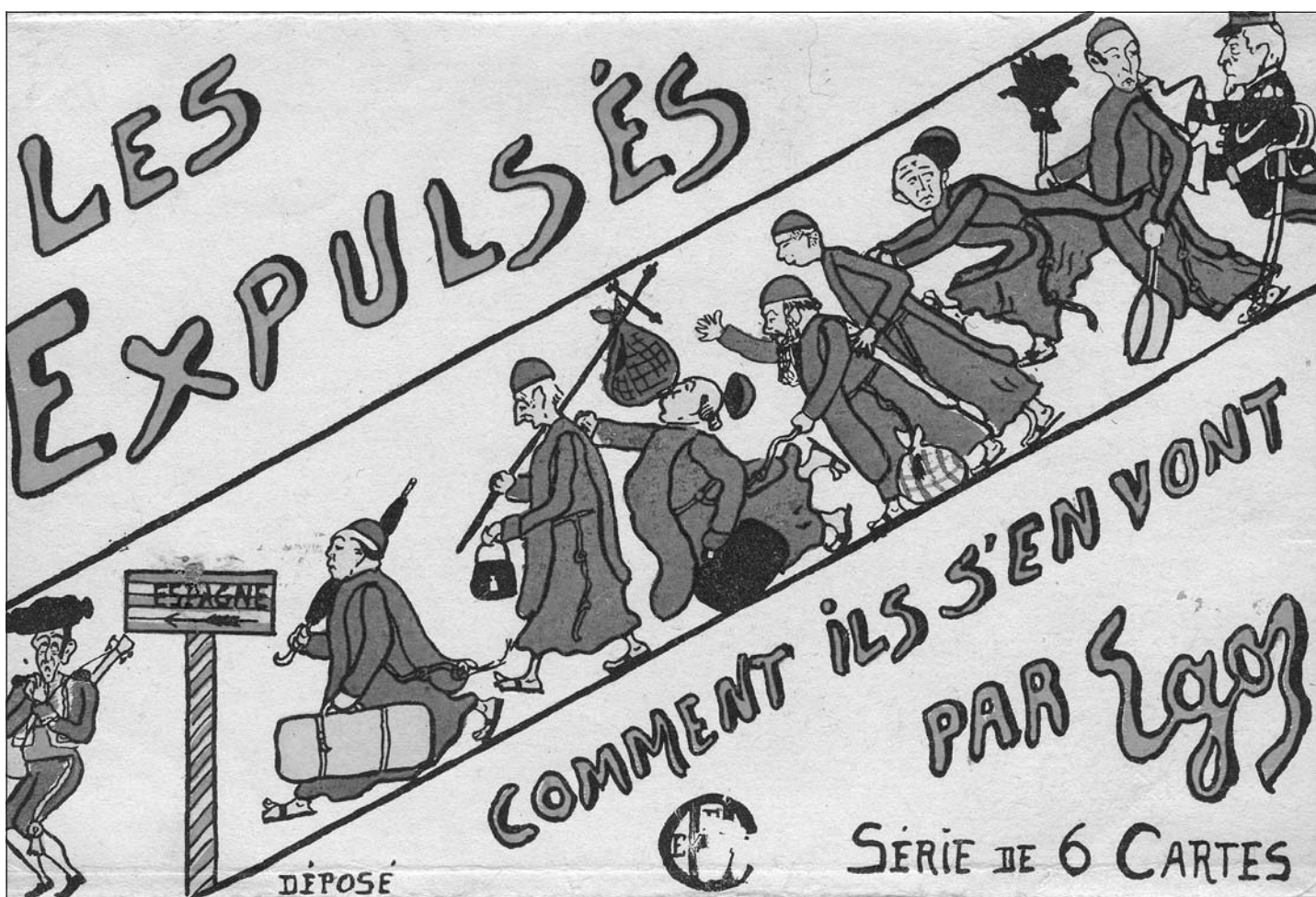
**LA SÉPARATION DES ÉGLISES
ET DE L'ÉTAT**
Genèse et développement d'une
idée 1789-1905
de Jacqueline Lalouette.
Seuil, « L'Univers historique »,
456 p., 25 €.

**« L'ÉTAT CHEZ LUI, L'ÉGLISE CHEZ
ELLE ». Comprendre la loi de 1905**
de Jean-Paul Scot.
Seuil, « Points Histoire »,
400 p., 10 €. Inédit.

Pour le lexicographe, la laïcité naît au moment où, le Second Empire étant emporté dans la défaite de 1870, l'heure de la République semble revenue.

La notion se joue bien évidemment de ce genre de chronomètre, et le départ entre société civile et société religieuse a une histoire autrement longue que le centenaire de la loi française du 9 décembre 1905, marquant la séparation des Eglises et de l'Etat, ne doit pas masquer. Pas plus que le consensus presque admis aujourd'hui ne peut occulter la violence des luttes qu'il a fallu conduire pour venir à bout de la confusion des pouvoirs.

Ouvrant son bref essai sur *L'Histoire de la laïcité*, le philosophe Henri Pena-Ruiz cite Rousseau : « *Il y a mille manières de rassembler les hommes, il n'y en a qu'une de les unir.* » Et l'homme des Lumières de tout subordonner à la liberté et à l'égalité. Ce principe de concorde, donné comme universel, fut longtemps démenti par les liaisons dangereuses entre Dieu et César, que la tentation théocratique des monarchies absolues aggrava au sortir de l'Antiquité. Alliés ou rivaux, le trône et l'autel n'entendent pas tolérer de voie individuelle susceptible d'échapper à leur double contrôle. Même les édits de « tolérance » ne montrent qu'une pause provisoire, mesures



« Les expulsés », enveloppe d'une série de 6 cartes postales illustrées par Egor (vers 1905)

d'apaisement qui n'amorcent aucune réelle reconnaissance du libre arbitre de chacun. Il reprend avec concision et clarté le long processus de l'émancipation laïque en France, des fondements philosophiques de la résistance à l'oppression religieuse à l'article 10 de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen du 26 août 1789 (« *Nul ne peut être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi* »), qui aboutit assez logiquement à la première séparation

de l'Etat et des Eglises (21 février 1795) ; puis de la régression concordataire (1801) à la seconde de séparation, amorcée dès fin 1904 et consommée, avant même l'adoption du texte, par la rupture, le 30 juillet 1905, des relations diplomatiques entre le Saint-Siège et la France. Une bonne part des documents et témoignages livrés en annexes – exceptionnellement copieuses – appuie le propos de la somme que publie parallèlement Jacqueline Lalouette, spécialiste des questions politiques et religieuses de la France

du XIX^e siècle, historienne de la Libre pensée et de la République anticléricale.

Suivant prudemment une stricte périodisation du Consulat à 1905, elle permet d'écartier la vision simpliste d'un accès d'anticléricalisme et détaille les legs d'affrontements, de tâtonnements aussi, qui conduisirent la France à renoncer à son titre de « fille aînée de l'Eglise » au terme d'un processus de laïcisation dont le combat politique ne livre que le brutal résumé. Sans établir de « voie royale » vers l'émancipation du poli-

tique, puisqu'on mesure au fil des chapitres à quel point c'est la pluralité des conceptions de la laïcité qui freine le plus sûrement l'avènement d'une stricte partition entre le religieux et le politique. Le contenu des débats comme les troupes enrôlées sous la bannière de la laïcité fluctuent au gré des données politiques. Et il n'est guère que le dernier tiers du siècle qui voit la marche de l'Etat comme de la société vers la laïcisation emprunter une route plus directe. Ce que confirme magistralement la vision très intelligemment synthé-

tique de Jean-Paul Scot, dans « *L'Etat chez lui, l'Eglise chez elle* », réflexion sur la loi de 1905 qui se partage entre une étude thématique des origines (ce qui lui permet d'intégrer l'épisode révolutionnaire avec la Constitution civile du clergé, la déchristianisation et la voie concordataire vue comme une réaction). Au moment même où le terme « laïcité », à peine né, s'impose.

GUERRE D'IMAGES

Est-ce pour cela que l'Etat républicain, au terme d'une laborieuse installation, mit un point d'honneur à régler le problème né de la coexistence d'une reconnaissance officielle des cultes catholique, réformé et israélite, et la liberté religieuse proclamée par les textes constitutionnels ? Le combat laïque s'amorce avant même que le nouveau régime se soit réellement installé. Jules Ferry prêche dès avril 1870 l'« égalité d'éducation » qui conteste la loi Falloux (1850), dont Thiers, homme fort de l'après-Napoléon III, est l'un des vrais artisans et qui assura le retour en force des congrégations religieuses dans l'enseignement primaire et secondaire. Gambetta se défend, lui, d'être un fauteur de troubles (« *Ne dites pas que nous sommes les ennemis de la religion, puisque nous la voulons assurée, libre et inviolable* », 27 septembre 1872), mais la déconfessionnalisation de la vie publique prend un tour spectaculaire quand l'autorité publique fait décrocher les crucifix des salles de classe et des prétoires. L'antijudaïsme chrétien, frôlant l'antisémitisme, ostensible avec l'affaire Dreyfus, achève de radicaliser les positions. Et la rupture, inévitable, conduit à la montée dramaturgique qui va alimenter une guerre d'images dont la trace a pu faire croire que la scission fut un combat homérique. C'est oublier que ce fut plus encore le terme logique d'un long parcours, dont ces trois livres donnent la juste mesure. Une moisson salutaire qui justifierait seule la publicité de la commémoration.

Ph.-J. C.

Le « moment » 1905 : le pari de la concorde contre les passions

LA SÉPARATION DES ÉGLISES ET DE L'ÉTAT

de Jean-Marie Mayeur.
Ed. de l'Atelier, 256 p., 24,50 €.

**LA SÉPARATION DE 1905
Les hommes et les lieux**
Sous la direction de Jean-Pierre
Chantin et Daniel Moulinet.
Ed. de l'Atelier, « Patrimoine »,
272 p., 27 €.

Faire l'histoire du « moment » 1905 est d'autant plus nécessaire que la perception que la conscience collective en a eue, au fil des générations, n'est pas exempte d'approximations. Ainsi, loin d'ignorer les réalités religieuses, le texte adopté il y a cent ans se contente de faire disparaître la notion de « cultes reconnus » et, loin de renvoyer l'exercice cultuel au domaine privé, l'Etat s'y engage à le garantir dans le domaine public. Parfois même les fièvres partisanes comme les simplifications hâtives ont œuvré à des lectures à contre-sens. Pour ne prendre qu'un exemple, déterminant, le règlement, au lende-

main de la Grande Guerre, grâce à la ligne nouvelle du Saint-Siège sous Pie XI, de la question des associations culturelles (le Conseil d'Etat approuve dès décembre 1923 le projet remanié par le pontife, qui le mois suivant, par l'encyclique *Maxima gravissimam*, demande aux évêques de créer des associations diocésaines), n'est en rien une modification de la loi du 9 décembre 1905, mais une preuve nouvelle de sa souplesse, après les lois complémentaires de 1907 et 1908. En effet, après le refus de Rome (encycliques *Vehementer nos* et *Gravissimo officii* de Pie X en février, puis août 1906), leurs dispositions s'imposaient pour rendre le texte de 1905 applicable et

enserrer les catholiques dans la légalité républicaine. Pour éviter la fable d'un avènement pacifique de la laïcité, comme la légende noire d'un retour aux persécution révolutionnaires, il faut renvoyer à l'excellente présentation de ce débat, aussi passionné que passionnel, que Jean-Marie Mayeur proposait, il y a près de quarante ans dans la jeune collection « Archives » de Pierre Nora (Julliard, 1966).

VIOLENCE DES DÉBATS

Repris aux Editions ouvrières en 1991, le « montage » de documents, conçu et articulé par Mayeur, a l'immense vertu de ne masquer ni la nature de l'enjeu

(Jean Jaurès saluait dans *La Dépêche* du 30 avril 1905 « la grande réforme de la séparation, la plus grande qui ait été tentée dans notre pays depuis la Révolution française »), ni la violence des débats, alimentée par un courant anticongréganiste et anticlérical particulièrement virulent (Jaurès encore, dans *L'Humanité* du 23 mai, dénonce « les prétentions les plus exorbitantes de la théocratie la plus audacieuse et la plus aveugle »), ni surtout la logique transactionnelle que Jaurès encore, avec Briand, privilégie pour aboutir à l'adoption d'une loi assez « heureuse » pour assurer la transition « de la laïcité comme idéologie militante à la garantie juridique de

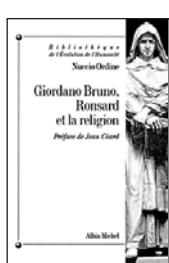
croire ou de ne pas croire ». Aujourd'hui complété, il apporte en outre une pertinente réponse, avec les actuelles montées des sectes, de l'islam, des nouveaux intégrismes et fondamentalismes, au douteux retour de polémiques éteintes.

Du reste, les historiens travaillent sérieusement le chantier. Il n'est que de lire les fruits d'un colloque organisé en janvier 2004 à Lyon-III, dont les travaux paraissent aujourd'hui, encadrés par une préface de Mayeur (1) et une postface, également éclairante, d'Emile Poulat, champion de la « laïcité publique ». Le sous-titre, « les hommes et les lieux » annonce les directions de l'enquête : la laïcisation

culturelle et civique des lieux de culte (l'église, mais aussi le cimetière), les réactions à la loi ensuite, des évêques comme des simples fidèles, mais aussi des protestants et des juifs (et le tableau y gagne en complexité), enfin la – trop négligée – question de l'application, aléatoire et partielle, de la loi dans la France d'outre-mer, la laïcité concurrençant la colonisation dans la « mission civilisatrice » que la France prétend assumer, au risque de doubler avec l'utopie missionnaire. C'est là que se joue pour l'historien la véritable actualité d'une loi dont la leçon mérite moins de passion que de rigueur.

Ph.-J. C.

ZOOM



■ **GIORDANO BRUNO, RONSARD ET LA RELIGION,**
de Nuccio Ordine

C'est un fascinant dialogue entre quête esthétique et affirmation philosophique qu'invite le travail de Nuccio Ordine, grand spécialiste de la pensée de Bruno, qu'il édite avec un soin et une science impeccables. On retiendra notamment, prémices de la laïcité moderne, la subtile analyse de la devise d'Henri III, promettant le renoncement à toute aspiration impérialiste, qui dit le choix de l'utilité civile de la religion. Une sagesse trop neuve pour son siècle.

Ph.-J. C.

■ **Préface de Jean Céard, Albin Michel, « Bibliothèque de l'évolution de l'humanité », 432 p., 14 €.**

■ **OUVERTURE SOCIÉTÉ POUVOIR**
De l'édit de Nantes à la chute du communisme, sous la direction d'Emmanuel Le Roy Ladurie
Inspiré d'un colloque tenu en 2003, ce volume, largement consacré à l'étude du communisme, puisque la réunion était placée sous la figure tutélaire d'Annie Kriegel, intéresse peu l'enjeu de la laïcité. On retiendra cependant le texte que Le Roy Ladurie lui-même consacre à Thomas Platter, « *un protestant ouvert au catholicisme* », qu'il a naguère si bien étudié. Même si l'idéal de « tolérance » de l'édit de Nantes, présent dans le sous-titre, n'a rien à voir avec la notion de laïcité.
Fayard, 316 p., 22 €.

■ **L'AFFAIRE CALAS**
Miroir des passions françaises,
de Janine Garrisson

On sait l'aisance de Janine Garrisson sur le champ de l'histoire du protestantisme. Aussi ne sera-t-on pas surpris de la qualité de « son » *Affaire Calas*. Menant avec vivacité le récit du drame – le négociant toulousain Jean Calas, secrètement resté fidèle à la foi calviniste de ses pères, est accusé d'avoir supprimé son fils aîné Marc-Antoine, retrouvé pendu, qu'on supposa sur le point de suivre l'exemple d'un cadet, entré dans le giron de l'Eglise romaine –, puis de l'enquête, jusqu'au terrible dénouement, la mort sur la roue en mars 1762, l'historienne étudie aussi la fortune posthume de l'Affaire, du combat de Voltaire, qui écrit son *Traité sur la tolérance* « à l'occasion de la mort de Jean Calas », aux

enjeux historiographiques, sur plus de deux siècles, d'une erreur judiciaire due aux calomnies dictées par les préjugés religieux. D'une exemplaire pédagogie.
Ph.-J. C.
Fayard, 272 p., 19 €.

■ **LES RELIGIEUSES DANS LA RÉVOLUTION FRANÇAISE,**
de Gwenaël Murphy

On s'est si longtemps satisfait de caricatures sur les religieuses, du temps de Diderot à la tourmente révolutionnaire, qu'on espérait une mise au point sans partialité. Loin du silence des uns comme de l'hagiographie des autres, qui nient celles qui se marièrent et fondèrent une famille pour ne célébrer que celles qui finirent sur l'échafaud. Révélé par l'exhumation d'une de ces anonymes – *L'Affaire Rose Lauray* (Geste éd., 2002) –, Murphy pré-

cise le portrait de groupe, qu'il renouvelle en fait.
Ph.-J. C.
Bayard, 336 p., 23 €.

■ **LE CURÉ ET SES OUAILLLES.**
La montée de l'anticléricalisme dans les Pyrénées-Orientales (1800-1852),
de Michel Brunet

Comment les marges catalanes, à la piété baroque et festive, qui accueillirent si mal les nouveautés révolutionnaires, basculèrent-elles dans le camp du « Midi rouge » ? C'est ce reclassement paradoxal du Roussillon, de l'élan contre-révolutionnaire à l'anticléricalisme, qu'explique cette passionnante monographie, peu remarquée à sa parution. De l'utilité des anniversaires.
Ph.-J. C.
Trabucaire (2, rue Jouy-d'Arnaud 66140 Canet), 176 p., 15 €.



Lumières. Cent ans après, le débat sur la laïcité reste ouvert, et le modèle français est confronté aux défis des intégrismes et du communautarisme.

Paul Airiau : « Laïcité, intégrisme, communautarisme, ces termes sont utilisés sans cesse, mais ils ne sont jamais définis »

Etre soi-même sans les autres ou « le modèle Solal »

Il est rare que Queen, Téléphone et Led Zeppelin côtoient les noms de spécialistes d'histoire religieuse (Jean-Marie Mayeur, Emile Poulat) et démographique (Paul-André Rosental). C'est pourtant ce panthéon éclectique qu'invoque Paul Airiau – connu pour ses travaux sur le « catholicisme anti-moderne » (1) – au début de son dernier livre. *Cent ans de laïcité française 1905-2005* (Presses de la Renaissance, 208 p., 18 €) est un ouvrage hybride. Récit, d'abord, qui raconte comment les gouvernements ont appliqué la loi de décembre 1905 sur la séparation des Eglises et de l'Etat. Témoignage, ensuite, d'un professeur de 33 ans confronté à la difficile tâche d'expliquer la laïcité à des élèves du secondaire.

La loi de 1905, adoptée à une époque où l'anticléricalisme était le ciment idéologique de la République, est-elle loi de combat ou loi d'apaisement ?

Par rapport au projet initial du radical Emile Combes, très hostile aux cultes, la loi qui a été votée apparaît libérale. Aristide Briand, son rapporteur, avait compris que seule une loi libérale pourrait entraîner l'adhésion. L'idée maîtresse est que la liberté de conscience fonde la liberté de culte, que l'Etat a pour obligation de garantir.

Depuis 1905, comment la loi a-t-elle été appliquée ?

Le libéralisme du texte a été conforté par l'interprétation du Conseil d'Etat, dont la jurisprudence a cessé de s'aligner sur l'anticléricalisme gouvernemental d'avant 1905. Certes il a systématiquement condamné les associations cultuelles catholiques non soumises aux évêques. Mais il a compris que la laïcité était aussi une transaction qui s'accommode d'acrobaties juridiques. Rappelons que la loi s'applique partout en

France... sauf en Alsace-Moselle, en Guyane et dans les TOM.

Et pourtant vous écrivez que les catholiques n'ont toujours pas « intégré » la laïcité. Ce constat vaut-il aussi pour les autres religions ?

Pour la République, la laïcité signifie que les religions n'interviennent pas dans la sphère législative et qu'il n'y a pas de vérité valable pour tous. Pour la hiérarchie catholique la neu-

tralité confessionnelle signifie que l'Etat ne s'ingère pas dans la liberté de la conscience, laquelle doit rechercher la vérité religieuse et s'y tenir. La définition de la laïcité diffère, mais cela n'empêche pas de vivre ensemble.

Les protestantismes et le judaïsme se sont, eux, pleinement inscrits dans le cadre laïque. Quant à l'islam, sa pluralité doctrinale et sa polyarchie compliquent la situation.

Mais, au plan pratique, le Conseil français du culte musulman (CFCM) accepte sans difficulté la laïcité.

La loi du 15 mars 2004, qui interdit les signes religieux « ostensibles » à l'école, marque-t-elle une rupture par rapport au libéralisme qui avait jusqu'alors caractérisé l'application de la loi de 1905 ?

Je dirais, comme Jean Baubérot, que la loi de 2004 est un « orgasme républicain », avec ce fait étonnant que le religieux redevient la principale grille de lecture de la réalité française. Cette loi témoigne d'une incertitude sur ce que peut être aujourd'hui la laïcité, qui s'est, comme les religions, désenchantée. La comparaison avec 1905 est éclairante : à l'époque, le mot « laïcité » est très peu utilisé, alors qu'en 2004, lors des débats préalables, il est revenu en moyenne toutes les 80 secondes ! On est passé d'une réalité qu'on ne nomme pas encore à une forme d'incantation qui se dispense de toute réflexion sur le sens des mots : laïcité, intégrisme, communautarisme, ces termes sont utilisés sans cesse, mais ils ne sont jamais définis.

La loi se veut performative, mais encore faudrait-il que la République puisse vraiment faire rêver – ce dont mon expérience d'enseignant me fait douter : la consommation est plus aisée que l'ascèse républicaine ou catholique... De là à dire que la loi de 1905 est obsolète, je ne le pense pas. Sa philosophie est celle de la démocratie libérale qu'est devenue la République dans les années 1890-1910 et qu'elle est toujours.

Propos recueillis par Thomas Wieder

(1) *L'Eglise et l'Apocalypse du XIX^e siècle à nos jours* et *L'Antisémitisme catholique en France aux XIX^e et XX^e siècles* (Berg International, 2000 et 2002).



Manifester contre la réforme de la loi Falloux, janvier 1994

La séparation des Eglises et de l'Etat, une histoire bien française

FAUT-IL RÉVISER LA LOI DE 1905 ?

La séparation entre religions et Etat en question
Sous la direction d'Yves-Charles Zarka.
PUF., 208 p., 15 €.

Faut-il réviser la loi de 1905 ? Soulevé en décembre 2002 par la Fédération protestante de France, le débat a couru quelques semaines avant d'être recouvert par la controverse sur le voile. Il resurgit de manière périodique, mais se heurte à la méfiance de la classe politique, à l'exception – notable – de l'ancien ministre de l'intérieur Nicolas Sarkozy. Les points de vue réunis par Yves-Charles Zarka autour de cette question éclairaient les raisons de ces réticences, tant ils se côtoient sans s'accorder.

L'irruption de l'islam, d'abord, est au centre du désaccord. Comment former les imams et financer les lieux de cultes d'une religion sans patrimoine hérité, dès lors que l'Etat ne reconnaît aucune confession religieuse ? C'est la question que posent René Rémond et Jean Baubérot, mais avec des réponses différentes. Le premier défend la nécessité de modifier la loi, le second souligne

que le cadre qu'elle propose fournit une souplesse dont on a su tirer parti dans le passé. Comment répondre aux craintes suscitées par le fondamentalisme musulman depuis les attentats du 11-Septembre ? Formulée par Zarka en termes de « compatibilité » entre religion et laïcité, la question peut conduire soit à demander l'application intégrale d'une loi inchangée (Henri Peña-Ruiz), soit à plaider pour une législation plus combative (Christian Delacampagne). Mais il s'agit toujours de réduire des groupes religieux soupçonnés de mettre au service d'un combat antirépublicain l'usage libéral de la Séparation qui s'est imposé depuis 1905.

CONCERT DISSONANT

Dans ce concert dissonant, plusieurs lectures de 1905 sont à l'œuvre, selon qu'on considère la loi comme le texte fondateur d'une laïcité émancipatrice (Jean-Paul Scot), ou que l'on insiste sur la méthode et le moment. Baubérot met ainsi en évidence l'étrange mouvement par lequel Briand, Jaurès, Pressensé, découvrant que tout n'est pas négociable aux yeux des catholiques, inventent

une loi « qui ramène dans la légalité ceux qui en sont volontairement sortis », pariant sur le temps et sur la capacité du modèle républicain à l'emporter dans les consciences.

Faut-il ou non en découdre pour se reconnaître comme interlocuteurs ? Voilà une histoire bien française, à la fois catholique et républicaine, où l'on comprend que les confessions minoritaires finissent par se sentir reléguées sur la touche. Pour achever de s'en convaincre, on lira le dossier consacré par la *Revue des Deux-Mondes* aux relations entre Dieu et César (1). Jean-Claude Sergeant et Sébastien Fath y soulignent l'écart qui sépare le modèle anglo-saxon de la vulgate communautariste à laquelle nous le réduisons. Maurice-Ruben Hayoun et Hichem Djait rappellent qu'il existe aussi des manières juives et musulmanes de s'adosser à la laïcité pour faire avancer l'intelligence du monde. Ce sont là des antidotes aux confortés de la pensée normative.

Denis Pelletier

(1) Dossier de la *Revue des Deux-Mondes*, février 2005, pp. 79-154, 11 €.

ZOOM



■ HISTOIRE DE L'IDÉE LAÏQUE EN FRANCE AU XIX^e SIÈCLE,
de Georges Weil

Historien de l'idée républicaine, Georges Weil (1865-

1944) tenta dès les années 1920 une synthèse sur l'idée laïque qui privilégiait la conception politique sur l'idéal philosophique. Aussi l'achevait-il sur la loi de 1905. Opportunément rééditée, cette synthèse maintes fois pillée distinguait quatre courants qui contribuèrent à l'affirmation d'une conception laïque de l'Etat : les catholiques héritiers du gallicanisme d'Ancien Régime, les protestants libéraux, les déistes,

toutes sensibilités confondues, enfin les libres-penseurs et les athées. Une alliance de fait qui mit un siècle à obtenir une législation conforme à leur idéal de laïcité. Un classique à (re) lire d'urgence. Ph.-J. C. Hachette, « Pluriel », 416 p., 10,80 €.

■ LE DIEU DE LA RÉPUBLIQUE. Aux sources protestantes de la laïcité (1860-1900),

de Patrick Cabanel. D'un très universitaire mémoire consacré à *Protestantisme, République et laïcité en France (1860-1910)*, Cabanel a tiré cet ouvrage, délesté de ses développements sur l'affaire Dreyfus et la loi de 1905 pour se centrer sur les seuls « lieux décisifs » de l'influence protestante à l'œuvre pour offrir aux élites nouvelles, qui rejettent le catholicisme ultramontain, une morale alternative. De Quinet à Buisson. Ce mouvement

a son Port-Royal, Sèvres et Fontenay, où l'ancien pasteur Pécaut forme l'élite féminine. Scellant moins la revanche des huguenots du XVII^e siècle que celle des dissidents du « girondinisme religieux » de 1793. Ph.-J. C. P. U. de Rennes, 288 p., 23 €.

■ QUAND LES CATHOLIQUES ÉTAIENT HORS LA LOI,

de Jean Sévilla. Choissant de traiter des tensions et violences qui accompagnèrent ou suivirent la « transaction » de 1905, Sévilla rappelle les expulsions, mises sous séquestre et incidents parfois spectaculaires qui marquèrent le fameux inventaire des biens ecclésiastiques. Un choix moins neutre qu'il ne le prétend au vu de son chapitre de conclusion. Ph.-J. C. Perrin, 344 p., 21 €.

■ GENÈSE DE LA LAÏCITÉ. A travers les textes fondamentaux de 1801 à 1959,

de Daniel Moulinet. Ce recueil de décrets et de lois, du Concordat à la V^e République, accueille aussi les encycliques et prises de positions du haut clergé – y compris sous Vichy –, versant au débat de quoi comprendre comment la France s'est laïcisée. A compléter avec *1905 La Séparation des Eglises et de l'Etat. Les textes fondamentaux* (Perrin, 480 p., 10 €). Cerf, 304 p., 29 €.

■ DICTIONNAIRE DU CITOYEN,

de Sylvie Furois. Edition mise à jour d'un précieux manuel, clair et précis, qui, en 350 termes, traite, de la Commune à l'Union européenne, tout ce que doit savoir un citoyen responsable. Milan, 208 p., 14 €.

Albin Michel

Salman Rushdie est l'invité du Marathon des mots qui a lieu à Toulouse du 26 au 29 mai. Avant son départ pour la France, il nous a longuement reçus à New York. L'occasion de parler de son prochain roman et, plus généralement, de la littérature

La littérature ? « Voir comme l'autre voit »

VOUS ÊTES sur le point d'achever *Shalimar the Clown*, votre deuxième roman « américain »...

En effet. C'est un roman qui commence et se clôt en Amérique. L'intrigue débute à Los Angeles, par le meurtre d'un vieil ambassadeur américain qui a grandi à Strasbourg, sous l'occupation nazie. Nommé en Inde, il démissionne à la suite d'un scandale et se fait assassiner par son chauffeur kashmiri. Pour élucider ce meurtre, il me faut retourner en Inde et reprendre toute l'histoire. C'est donc un roman à la fois indien et américain.

Combien d'années vous a-t-il fallu pour l'écrire ?

Quatre ans. C'est mon rythme. Pour chacun de mes trois grands romans, *Les Enfants de minuit*, *Les Versets sataniques* et *La Terre sous ses pieds*, j'ai mis près de cinq ans. Je suis très, très lent !

Vous pensez, vous aussi, qu'en cette époque éprise de vitesse la lenteur est devenue une vertu ?

Oui, j'en suis convaincu.

Et, en même temps, vous ne semblez pas trop redouter les affairagements du monde. Vous êtes président du Pen Club, par exemple. Et vous avez créé, à New York, le premier festival de littérature internationale. Quel est le sens de cet engagement ?

« Je rêve d'écrire un roman très simple. Trois personnages. Une chambre. Un seul lit. Et c'est là, justement, que serait le problème... »

La politique. L'ignorance, en Amérique, de ces continents dans lesquels elle s'engage et dont elle ne connaît que les pâles représentations qu'en produit la presse. Nos concitoyens ne savent presque plus rien de l'Afrique, du monde arabe, de l'Iran, de la Chine. Ils sont dénués de ces passerelles imaginaires, si essentielles, si vitales, en direction des autres cultures.

Et c'est là que la littérature entre en jeu ?

Oui. Je ne crois, bien entendu, plus tellement à l'image héroïque de l'écrivain-éclairer, herméneute de sa propre culture, petit chevalier et Don Quichotte héroïque et burlesque. Mais je crois, en revanche, qu'il y a une vraie guerre à mener contre la montée de l'ignorance. Je crois que ce combat, depuis le 11 septembre, est d'une actualité de plus en plus brûlante. Et je vois que ce sont des écrivains qui ont ouvert les premières brèches et qui ont, en transperçant la peur de l'Autre, créé ce vent nouveau de curiosité : regardez l'extraordinaire succès de livres comme *The Kite Runner* de Khaled Hosseini, ou *Lire Lolita à Téhéran* d'Azar Nafisi, ou encore *Lipstick Jihad* de Azadeh Moaveni – peut-être l'Amérique cherche-t-elle enfin à comprendre...
Si vous avez raison, quel renversement par rapport au cliché d'une Amérique obnubilée, et comme hantée, par ces images repassées en boucle, ces informations en continu...

Imperceptiblement, et presque malgré eux, les Américains ont commencé à sentir que ce qu'ils lisent dans le journal, ou regardent obsessionnellement sur CNN, n'offre rien qui vaille pour l'entendement. Discours intempestifs, démagogie abyssale, explosions soudaines, fusillades tous azimuts, attaques imminentes contre les Etats-Unis d'Amérique : c'est à n'y plus rien comprendre ; et je pense, oui, que seule la littérature a cette faculté, quasi surnaturelle, de permettre aux êtres de pénétrer au plus profond de ces mondes inconnus, de ces zones de tempête.

Des exemples ?

Je pense, forcément, à mes propres expériences. J'ai toujours été un fou de littérature russe et latino-américaine. Et à ce jour, ce que je connais de la Russie, je le tiens essentiellement de Tolstoï et de Dostoïevski, de Lermontov et de Soljenitsyne. Idem pour Borges et l'Amérique latine. C'est la littérature qui, pour moi, a ouvert ces portes mystérieuses et décisives de l'imagination et de l'entendement. Voir comme l'autre voit. Penser comme l'autre pense. Et surtout, sentir.

Replacer le visage humain au premier plan, dit Saul Bellow...

Oui. Nous n'en avons pas fini, croyez-moi, de méditer la leçon de Saul Bellow.

Mais l'écriture peut-elle réellement changer quelque chose, influencer sur le cours du monde ?

De manière imprévisible, indirecte, oui, je le crois. Après, il y a les exceptions, comme *La Case de l'oncle Tom*, qui a radicalement transformé l'opinion américaine sur la question de l'esclavage. Mais généralement, le pouvoir d'un livre s'exerce sur un mode plus secret, plus sibyllin, un peu à la façon de l'amour. Nous ne chérissons que quelques livres au cours d'une vie, et c'est ceux-là mêmes qui métamorphosent notre vision du monde. Alors, évidemment, il est impossible de prévoir le pouvoir d'un livre. Celui dont je vais tomber fou amoureux n'est pas celui dont vous tomberez éperdument amoureux, et ainsi de suite. Mais ce qui est sûr c'est que la force de cet amour peut, en un sens, transformer le monde.

Envers et contre toutes les statistiques sur le déclin de la lecture, vous persistez donc à avoir foi en l'écriture comme catalyseur social, voire politique ?

Oui, parce que je crois fondamentalement que nous continuons de vivre dans une société dominée par l'écrit. Sans support écrit, pas de scénarios, pas de cinéma ni de télévision, pas même de connexion Internet. Et les idées qui forment l'intrigue d'une société, tout comme les grandes polémiques qui la déchirent, naissent toujours par écrit, que ce soit dans la presse ou dans les livres. La télévision se contente de les disséminer à l'infini.

Il y a cette phrase de Claude Roy : la littérature est tout à fait inutile, sa seule utilité est qu'elle aide à vivre...

Evidemment ! La seule « utilité » d'*Alice au pays des merveilles*, c'est sa beauté ! Et moi-même, quand j'écris, je ne me soucie jamais d'utilité en un autre sens que celui-là. Je suis obsédé par une image diaphane, un personnage insaisissable, un univers aux confins à peine esquissés mais que je m'efforce de cerner. Tout cela est à la fois totalement



ANTOINETTE D'AGATA/MAGNUM PHOTOS (2001)

essentiel et foncièrement gratuit. Ce qui se passe après, ce qui se joue lorsque le texte passe au crible de l'intelligence d'un lecteur, c'est comme pour une bouteille jetée à la mer, une fiole pleine d'un imprévisible élixir...

Ainsi l'acte d'écriture n'est ni directement ni intrinsèquement politique.

J'ai eu trop de conversations politiques dans ma vie. La plaie de mon existence était que le monde entier souhaitait ne m'entendre parler que de politique. Et je n'en pouvais plus.

Je ne vous parlerai pas de la fatwa. Mais l'Iran ? Où en êtes-vous avec l'Iran ?

Je connais l'Iran, figurez-vous. En 1968, j'ai fait un long voyage, en Mini, de Londres à Bombay. Et je me suis arrêté en Iran pendant un mois. J'ai visité Ispahan, Tabriz, Machhad, Persépolis. Et j'ai le souvenir, plus de trente ans après, que cette étape iranienne a été le plus beau moment de mon voyage.

Avez-vous la tentation, aujourd'hui, de vous réfugier dans la pure esthétique ?

Je rêve d'écrire un roman très simple. Trois personnages. Une chambre. Un seul lit. Et c'est là, justement, que serait le problème... (Rires)

Sérieusement ?

Disons que j'ai toujours rêvé d'écrire un roman qui n'aurait rien à voir avec le monde extérieur. Mais je n'y suis jamais parvenu. Pourquoi ? Je ne sais pas très bien. Peut-être parce que nos vies sont devenues trop liées au macrocosme du destin collectif. Il y a deux siècles, une Jane Austen pouvait se permettre d'écrire des romans sans lien, ou quasiment sans lien, avec les guerres napoléoniennes qui ensanglan-

taient l'Europe. Et pourtant quelle réussite dans l'art d'élucider les vies et les motivations de ses personnages ! Je ne vois pas qui, aujourd'hui, saurait faire cela. La guerre, le terrorisme, agissent comme un fatum susceptible, à tout instant, de subvertir un caractère, même romanesque.

Et c'est donc à l'écrivain qu'il revient de rattacher la « petite » et la « grande » Histoire ?

Oui. Les hommes politiques se préoccupent de la grande Histoire. L'instinct de l'écrivain est de reconquérir sans cesse l'échelle humaine, mais pour la réinscrire aussitôt dans l'échelle générale des passions collectives. C'est le contraire d'une vision panoramique.

C'est la définition, pour vous, du héros de roman contemporain ?

Longtemps on a cru, comme Héraclite, que le caractère d'un homme c'est son destin. A l'époque de la guerre totale, il me paraît évident que cette définition est devenue caduque. C'est la marche de

l'Histoire qui est le destin. C'est elle qui façonne le caractère. Et le travail de l'écrivain, c'est de rendre compte de cette métamorphose.

Pour reprendre votre formule de tout à l'heure, quels sont les livres que vous chérissez ?

Don Quichotte, évidemment ! Le livre inépuisable par excellence. Peut-être le plus grand livre de tous les temps. J'adore aussi *Les Ames mortes* de Gogol. Et puis *Le Maître et Marguerite* de Boulgakov. Saviez-vous que *Les Versets sataniques* s'inspirent du *Maître et Marguerite* ? Ce personnage qui écrit une version révisionniste d'un texte religieux... Et il est si curieux que ces livres aient eu des destins similaires, aient été attaqués quasiment de la même manière... Quoi d'autre ? J'adore Italo Calvino, particulièrement le livre des trois fables, rassemblées sous le titre *Nos ancêtres*. J'aime beaucoup de choses de Kundera. J'admire immensément Günter Grass.

Et les Sud-Américains ?

Bien sûr ! J'ai une passion pour les *Fictions* de Borges que j'ai lues

lorsque j'étais étudiant à Cambridge et qui ont causé, à l'époque, de véritables petites explosions dans ma tête. Pour moi, la grande aventure de la littérature sud-américaine a commencé là, avec lui, Borges. Ensuite j'ai lu tous les autres. Juan Rulfo, dont le *Pedro Paramo* m'a enchanté. Garcia Marquez, ce monstre sacré. Pour ce qui est de Garcia Marquez, je continue d'adorer *Cent ans de solitude*, que je trouve, par parenthèse, nettement supérieur à *L'Amour aux temps du choléra*, et que je tiens pour l'un des plus grands romans que j'ai lus de ma vie. Si grand que je n'en suis même pas jaloux ! Parfois, certains auteurs écrivent des romans qu'on aurait tant aimé avoir écrits. Là, non. Pour *Cent ans de solitude*, cette ambition n'existe tout simplement pas. Ce livre a une telle force, une telle grâce, il relève si clairement d'une autre classe et d'un autre ordre que l'on ne peut que l'admirer humblement. Et puis j'oubliais Dickens, qui a eu sur moi un effet gigantesque.

En quel sens ?

Ce n'est pas tant la phrase même de Dickens. Mais il y a deux choses qui m'ont envoûté chez lui. D'abord sa vision fantasmagorique d'un Londres putride et corrompu qui me rappelle, de façon saisissante, l'Inde contemporaine, le Bombay ou le Calcutta que je connais, les villes rêvées de mes romans passés ou à venir. Mais surtout, il y a une technique dickensienne qui m'a, en définitive, formé. Un arrière-plan naturaliste. Une surface narrative semée d'effets surréalistes. Un univers hyper-réaliste qui se compose avec des images qui appartiennent au registre du fantastique. Prenez, dans *Blak House*, « Jarndyce contre Jarndyce », ce procès qui n'en finit pas : c'est une idée droite sortie de Garcia Marquez ! Et ce département de service civil qui existe pour ne rien faire, pour s'auto-annuler en quelque sorte : tout le « wit » dickensien est là, tout son esprit, et je n'en suis toujours pas revenu.

Qu'est-ce qui vous parle autant dans cette façon de raconter ?

Je trouve passionnante cette juxtaposition générique. Ce que j'aime c'est que le surréalisme, alors, ne semble pas absurde, mais prête corps à la réalité, devient comme une métaphore du réel, ou mieux, comme son prolongement. J'ai beaucoup appris de cette technique. J'ai, plusieurs fois, tenté de la faire mienne. Car c'est la seule manière de jouer avec le surréel. Sinon, vous comprenez, c'est trop facile ! Si un tapis vole, il faut qu'il ait d'excellentes raisons de voler. Il faut que le lecteur, et avant lui le narrateur, et avant lui l'auteur, puissent répondre à ces quelques questions, simples et pourtant si subtiles : qui donc est posé sur le tapis ? de quel genre de tapis s'agit-il ? et vers quel lieu se dirige-t-il ? Un tapis volant du type de celui qui apparaît dans *Les Versets sataniques* n'est pas une chose simple. Et si vous souhaitez, en tant que romancier, le faire décoller pour de bon, il est impératif qu'il décolle depuis une séquence de réel produite et décrite comme telle. Tout est là. La littérature, c'est cette articulation intime entre vérité et fantaisie. Telle est la quintessence du jeu littéraire. Telle, la grâce possible de l'écrivain.

Propos recueillis par Lila Azam Zanganeh

SALMAN RUSHDIE

Romancier britannique d'origine indienne, Salman Rushdie est né à Bombay en 1947. En 1961, il quitte l'Inde pour l'Angleterre, où il poursuit notamment des études de religion musulmane au King's College de Cambridge. Il travaille dans la publicité avant de se lancer en 1975 dans l'écriture. En 1981, son roman *Les Enfants de minuit* (Stock, 1983, puis LGF « Biblio » n° 3122), qui allie la fable magique à l'analyse des bouleversements de l'Histoire, est couronné par le Booker Prize. Mais ce sont surtout *Les Versets sataniques* (éd. Christian Bourgois, 1989, puis Pocket n° 10840) qui lui apportent, bien malgré lui, une célébrité internationale : jugé blasphématoire, ce livre lui vaut d'être victime d'une fatwa lancée contre lui par les autorités religieuses iraniennes, en 1989. Contraint de vivre caché pendant plusieurs années, Rushdie n'en a pas moins continué d'écrire. Parmi ses romans les plus récents : *Le Dernier Soupir du Maure* (Plon, 1996) et *Fury* (Plon, 2001). Il vit aujourd'hui à New York.

Négative attitude

Suite de la première page

En quelques pages, William Hazlitt brosse un portrait de l'existence tout à fait déprimant et parfaitement drôle par son outrance même. Un petit siècle avant Freud, il affirme que « le plus grand bien possible pour chaque individu consiste à faire tout le mal qu'il peut à son prochain ». Cet homme, toutefois, n'est pas un méchant. Plutôt un déçu, comme son contemporain Schopenhauer. Sous le cynisme affiché percent l'effroi du cœur

sensible et le désespoir de l'esprit noble, comme on eût dit dans le vieux style. Bref, la vie n'est pas comme il voudrait. La mesquinerie domine, la bassesse règne, l'ennui gagne – voilà ce qu'il constate. Mais Hazlitt ne se lamente pas. Au contraire, il transforme ses larmes en rire. S'il se retrouve « toujours déçu par ce en quoi [il avait] le plus confiance » – amis, amours, politique, et même livres et idées –, il choisit de ne s'en prendre qu'à lui-même. Sa conclusion : ce qui est haïssable, en vérité, est de ne pas haïr, assez vite, assez tôt et assez fort, ce monde si veule qui vous décevra nécessairement.

La principale blessure d'Hazlitt n'est

d'ailleurs ni amoureuse ni professionnelle. Elle est politique. La Révolution a enthousiasmé sa première jeunesse. La Terreur et la Restauration signent le pire des échecs : « *Le soleil de la liberté* » se retrouve « englouti une fois de plus dans la nuit du despotisme ». Ami de Shelley, de Coleridge, de Wordsworth et de Lord Byron, William Hazlitt fut un radical en politique. Ayant renoncé à être peintre, il devint essayiste brillant, journaliste redouté au *Times* comme dans de nombreuses revues, critique d'art et de théâtre indépassable, spécialiste incontesté de Shakespeare. Ce fut aussi un admirateur fervent de Napoléon, position incommode en

Angleterre. On peut regretter que son œuvre abondante, célèbre et fort lue dans le monde anglo-saxon soit peu connue et peu traduite en France (un seul autre titre, *Liber amoris*, chez José Corti...)

Malgré tout, ne pas céder au plaisir de haïr l'édition française et les aveuglements nationaux. Car la vraie leçon de cette fâcherie proclamée avec l'existence pourrait bien être de nous faire mieux voir ses bons côtés. La négative attitude de Hazlitt et de ses semblables devrait se révéler plus tonique que déprimante. Affaire de contraste et d'esprit de contradiction. On tente de vous persuader que la vie est rose, saignée, follement générique ?

Voici que vous avez tendance à vous souvenir de toute la misère du monde. Vous lisez au contraire que tout est haïssable, que le malheur est général, la sincérité introuvable, la confiance impossible ? Vous voyez aussitôt combien c'est démesuré faux. Et vous avez tellement envie de rire que vous ne pouvez y croire. Telle est la méthode Hazlitt. Laissez de côté les conseils vulgaires pour transformer votre vie en cinq minutes. Adoptez plutôt le pessimisme tonique de cet Anglais singulier. Règle d'or : grâce au noir, tout s'éclaircit. Mot d'ordre : négativez !

Roger-Pol Droit